HÉLOISE PARANQUET

HÉLOISE PARANQUET

PIÈCE EN QUATRE ACTES

PAR

M. ARMAND DURANTIN

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 20 janvier 1866





PARIS
LIBRAIRIE CENTRALE
24, BOULEVARD DES ITALIENS

1866



PERSONNAGES

GUY DE SABLEUSE.	MM.	NERTANN.
LE COMTE DE SABLEUSE, son père. .		DERVAL.
RAOUL D'YVES.		P. BERTON.
CAVAGNOL.		LANDROL.
AVERTIN.		ARNAL.
ROLAND.		ESQUIER.
UN HOMME DE LOI.		BLONDEL.
UN GARÇON D'HOTEL.		LEFORT.
HÉLOISE PARANQUET.	Mmes	PASCA.
CAMILLE		DELAPORTE.
MADEMOISELLE DUVERNEY. . . .		GEORGINA.

La scène se passe de nos jours.

Ceci n'est pas une préface, — je les déteste, — c'est une explication.

On s'est demandé pourquoi j'avais mis un masque sur mon nom.

Pourquoi!... C'est qu'en donnant ma Comédie au public, j'ai voulu que le public me donnât la sienne. S'il s'est intéressé à ma pièce, sa pièce, à lui, m'a fort amusé.

Je l'ai entendu crier : — L'auteur! — quand l'auteur riait dans une stalle à côté de lui.

Je l'ai entendu attribuer ce succès aux plus grands noms, aux plus vaillantes plumes; merci!

O public! cher public! Enfant capricieux et gâté! Pendant vingt-cinq ans, je t'ai crié mon nom avec

mes drames et mes comédies, avec mes feuilletons et mes romans, et tu t'es bouché les oreilles, de peur de m'entendre, tu t'es fermé les yeux pour ne pas me voir.

Aujourd'hui, ce nom, dont tu te souciais si peu, je te le cache un mois; et voilà que tu le veux, voilà que tu l'acclames : de l'ombre, tu le jettes en pleine lumière.

Après cela, ose encore demander pourquoi ce mystère, qui a si fort intrigué tes salons, si bien excité la verve aux mille facettes de tes chroniqueurs, et qui t'a distrait quelques heures, ô sultan blasé!

Armand Durantin.

HÉLOISE PARANQUET

ACTE PREMIER

SALON OCTOGONE ÉLÉGANT.

Portes dans les angles. Piano. Table longue à gauche, cheminée à droite. Canapé adossé à la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

GUY DE SABLEUSE, CAVAGNOL, ROLAND, OFFICIERS, JEUNES GENS et JEUNES FEMMES, en toilette de bal *.

(Au lever du rideau, presque tous les personnages sont assis devant une table richement servie et éclairée. Une jeune femme est au piano et joue. Quelques officiers et dames polkent de côté. Au fond, des officiers font des armes avec des fleurets. D'autres convives sont assis sur des bahuts, et boivent ou fument.)

CAVAGNOL, se levant de table, un verre à la main.

Silence!

QUELQUES VOIX.

Écoutez! écoutez!

* Guy, Roland, Cavagnol.

D'AUTRES.

Non! non!

UN OFFICIER.

Laissez-nous tranquilles, Cavagnol.

UNE DAME.

Parle, chevalier.

L'OFFICIER.

Dépêche-toi alors.

CAVAGNOL.

Mesdames et messieurs, le moment est venu de porter un toast à notre amphitryon, Guy de Sableuse.

TOUS.

Bravo! bravo!

CAVAGNOL.

Je pourrais, mesdames et messieurs, vous retracer en termes éloquents, la vie de notre camarade, ses campagnes et ses blessures, et toutes les qualités de son cœur. Mais vous connaissez tout cela aussi bien que moi. Ne parlons que du souper qu'il nous a donné, et du bal qu'il nous donne, une vraie féerie... pour célébrer sa promotion au grade de capitaine. — Au plus brave des officiers, messieurs!... Au meilleur des amis, mesdames!... A Guy de Sableuse!

(Il boit.)

TOUS.

A Guy de Sableuse!

GUY DE SABLEUSE, se levant, à part.

Voilà un toast qui va me coûter cher! (Haut.) Merci, messieurs, merci à vous aussi, mesdames, qui avez bien voulu égayer cette fête d'adieux; car demain nous quit-

tons Versailles pour l'Algérie. Buvons donc, non pas à ma santé, mais à mon succès; non pas à mon souper, mais à la France!... A l'armée, messieurs!... à l'armée, mesdames! où vous trouvez vos plus ardents admirateurs; et à la guerre! qui vous en débarrasse.

TOUS.

A l'armée!... à la guerre!

CAVAGNOL.

La guerre!... Ah! pardon, mes enfants, nous n'y sommes plus. L'armée a du bon; mais la guerre, merci. Il faut lui dire son fait à la guerre.

ROLAND.

Prends garde, Cavagnol, tu vas dire une bêtise.

CAVAGNOL.

Une bêtise!... Comment l'entends-tu?

ROLAND.

Comme tu le comprendras.

CAVAGNOL.

Où veux-tu en venir?

ROLAND.

Je veux en venir à ceci... que tu as déjà dit, pendant le souper, deux ou trois choses que tu aurais aussi bien fait de garder pour toi: que nous pouvons nous amuser, rire, danser, boire, nous griser même, mais que nous ne devons pas oublier qui nous sommes, surtout chez un camarade aussi brave que celui que nous fêtons. Tu as quitté l'armée, tu as donné ta démission, tu as peut-être bien fait; mais pas de plaisanterie sur l'uniforme! Va maintenant.

TOUS.

Bravo, Roland, bravo!

CAVAGNOL.

Messieurs, Roland se croit forcé d'être toujours furieux, à cause de son nom, sans doute. Mais, s'il est furieux en ce moment, c'est parce qu'il a joué contre moi tout à l'heure, et qu'il a perdu.

ROLAND, se levant.

Que mon argent te porte bonheur! c'est tout ce que je souhaite.

CAVAGNOL.

Il ne m'en reste plus un sou, et j'allais justement porter un toast au lansquenet et au baccarat pour conjurer le destin.

ROLAND.

Allons danser, mesdames.

LES FEMMES.

Roland a raison. Allons danser.

(On remonte et on sort par la gauche.)

CAVAGNOL, à Guy de Sableuse.

Qu'est-ce qu'il a donc ce soir, Roland?

GUY DE SABLEUSE.

Tu sais comme il est... chatouilleux sur certains noms.

CAVAGNOL.

Mais moi aussi, je le suis... et sur tous .. et...

GUY DE SABLEUSE.

Laisse ces choses où elles en sont. C'est un garçon excellent.

CAVAGNOL.

As-tu cinquante louis à me prêter?

GUY DE SABLEUSE.

A ton service.

CAVAGNOL.

Je te les rendrai demain.

GUY DE SABLEUSE.

Quand tu voudras.

CAVAGNOL.

Au fait... donne-m'en cent.

GUY DE SABLEUSE.

Les voici.

CAVAGNOL.

Je te les rapporte dans dix minutes.

(Il sort à gauche.)

GUY DE SABLEUSE, à part.

Je le disais bien que cela me coûterait cher.

SCENE II

ROLAND, GUY DE SABLEUSE *.

ROLAND, redescendant.

Pourquoi as-tu invité ce garçon-là?

GUY DE SABLEUSE.

C'est un fou.

* Guy, Roland.

ROLAND.

C'est un misérable.

GUY DE SABLEUSE.

Tu es bien sévère.

ROLAND.

Il a commencé par manger son patrimoine. A cette heure, il joue l'argent qu'il emprunte, — demain, il volera. — On allait le rayer des cadres de l'armée, quand il a eu le bon esprit de donner sa démission. Tu as tort de le recevoir, et, — permets-moi de te le dire, — de faire trouver des honnêtes gens avec lui.

GUY DE SABLEUSE.

C'est la dernière fois, puisque je pars demain.

ROLAND.

Voyons, tu m'as dit que tu avais un service à me demander?

GUY DE SABLEUSE.

Oui. — Puisque tu restes en France, pour longtemps encore.

ROLAND.

Pour un an, je crois.

(Ils s'asseyent.)

GUY DE SABLEUSE.

Voici ce dont il s'agit. J'ai un enfant.

ROLAND.

Toi?

GUY DE SABLEUSE.

Moi.

ROLAND.

De quel âge ?

GUY DE SABLEUSE.

D'un an.

ROLAND.

Une fille ? un garçon ?

GUY DE SABLEUSE.

Une fille.

ROLAND.

Diable ! A quoi puis-je te servir ?

GUY DE SABLEUSE.

Dans le cas où je serais tué en Afrique...

ROLAND.

Je me chargerais d'elle... C'est dit.

GUY DE SABLEUSE.

Merci, papa Roland.

ROLAND.

Quand je dis moi... c'est une façon de parler ; mais ma tante... une vieille fille qui adore les mioches.

GUY DE SABLEUSE.

Ce n'est pas tout. Voici mon testament par lequel je laisse à cette enfant ma fortune personnelle, qui me vient de ma mère.

ROLAND.

Et sa mère à elle ?

GUY DE SABLEUSE.

Elle y a sa part.

ROLAND.

C'est une de ces dames?

GUY DE SABLEUSE.

Non.

ROLAND.

C'est une femme du monde?

GUY DE SABLEUSE.

Non, puisque je lui laisse de l'argent.

ROLAND.

C'est juste. C'est une jeune fille alors?

GUY DE SABLEUSE.

Oui.

ROLAND.

Une ouvrière?

GUY DE SABLEUSE.

De notre dernière garnison.

ROLAND.

Dont tu es le premier amour?

GUY DE SABLEUSE.

Oui.

ROLAND.

Pourquoi ne l'as-tu pas épousée?

GUY DE SABLEUSE.

Mon père a refusé son consentement.

ROLAND.

Tu pouvais passer outre, si elle est digne de toi.

GUY DE SABLEUSE.

J'adore mon père, je suis son unique enfant. J'aime mieux le convaincre.

ROLAND.

Tu as reconnu l'enfant, au moins.

GUY DE SABLEUSE.

Non.

ROLAND.

Cela m'étonne de la part d'un homme comme toi, mon cher Guy. — Tu n'as rien à reprocher à la mère?

GUY DE SABLEUSE.

Rien... Quoi qu'en dise mon père qui l'accuse...

ROLAND.

Je m'étonne alors que tu n'aies pas reconnu l'enfant. — Lui laisser de l'argent, ce n'est pas assez... un nom vaut mieux, et surtout un nom comme le tien.

(Ils se lèvent.)

GUY DE SABLEUSE.

Mais tu ne connais pas la loi, mon brave Roland. — Dans une bonne intention sans doute, elle encourage le père à ne pas donner son nom à l'enfant de ses secrètes amours... Et voici comme j'ai le droit, à cette heure, de laisser toute ma fortune à cette enfant, sans nom, ayant un père inconnu; et si j'avais reconnu cette enfant, elle n'hériterait que d'une partie de cette fortune... le tiers, je crois. — Or, comme l'héritage de ma mère n'est pas grand, huit mille livres de rentes au plus, que voudrais-tu que cette fille devînt avec deux mille cinq cents ou trois mille livres par an?

ROLAND.

Passe pour ceci, mais...

GUY DE SABLEUSE.

Attends donc... D'un autre côté, le jour où je reconnais l'enfant, il faut l'approbation de la mère, et je force cette jeune fille à trahir son véritable nom. — Elle est de famille obscure, c'est vrai ; mais elle est de famille honnête... et elle n'a pas plus que moi donné son nom à sa fille, pour qu'il n'y eût pas de preuve publique de sa faute, bien cachée jusqu'à ce jour.

ROLAND.

Comment as-tu pu faire?

GUY DE SABLEUSE.

L'enfant est inscrite sous les seuls noms de Marie-Étiennette, née de père et mère inconnus. Le jour où j'épouserai Héloïse, je légitimerai notre fille ; mais je fais en ce moment tout ce que je puis faire. — A ce testament est jointe une lettre pour mon père.

ROLAND.

Ah !

GUY DE SABLEUSE.

On accorde souvent à un mort ce qu'on refuse à un vivant. — Je lui demande d'adopter cette fille, et de lui donner notre nom. — Je le connais, il le fera. Tu n'auras donc, — ou plutôt, ta tante — n'aura donc que pendant un temps assez court la charge de cette enfant.

ROLAND.

Est-ce que le chevalier de Cavagnol joue un rôle dans tout cela?

GUY DE SABLEUSE.

Un rôle important.

ROLAND.

Je m'explique ton amitié pour lui... Elle n'a que cette excuse.

GUY DE SABLEUSE.

Dans ces cas-là, on s'adresse à qui l'on peut.

ROLAND.

Et surtout à ceux qui n'ont pas de conscience.

GUY DE SABLEUSE.

Tu vois qu'aujourd'hui ce n'est pas à lui que je m'adresse.

ROLAND.

C'est lui qui a fait la déclaration de l'enfant ?

GUY DE SABLEUSE.

Avec le médecin, qui était son ami.

ROLAND.

Et il doit être le parrain ?

GUY DE SABLEUSE.

Justement.

ROLAND.

Elle a là un joli parrain, ta fille!

GUY DE SABLEUSE *.

Il n'était pas alors ce qu'il est aujourd'hui.

ROLAND.

Et que de complications !

* Roland, Guy.

GUY DE SABLEUSE.

Mon cher, il n'y a que le bien qui soit tout simple... Le mal est toujours compliqué. Je compte sur toi?

ROLAND.

C'est dit. — Tiens, il t'arrive de nouvelles danseuses.

(Il s'éloigne.)

GUY DE SABLEUSE, avec étonnement, presque avec effroi.

Héloïse! vous ici! (Roland sort par la gauche.)

SCÈNE III

HÉLOISE, GUY DE SABLEUSE *.

HÉLOÏSE.

Mon ami, bien que vous n'ayez pas cru devoir m'inviter au bal que vous donnez ce soir, je me permets d'y venir, considérant votre maison un peu comme la mienne.

GUY DE SABLEUSE.

Qu'est-ce que cette folie, ma chère enfant?

HÉLOÏSE.

Ce n'est pas une folie... je suis seule chez moi... toute seule... je m'ennuie à périr... j'apprends que vous donnez un bal... j'y viens, n'est-ce pas tout naturel?

GUY DE SABLÉUSE.

C'est si peu naturel, ma chère Héloïse, que vous ne pouvez rester ici.

* Guy, Héloïse.

HÉLOÏSE.

Vous me chassez de chez vous?

GUY DE SABLEUSE.

Oui, quand il y a chez moi des personnes avec qui je ne veux pas que vous vous trouviez.

HÉLOÏSE.

Quelles personnes?

GUY DE SABLEUSE.

Des femmes.

HÉLOÏSE.

Les maîtresses de vos amis?

GUY DE SABLEUSE.

Justement.

HÉLOÏSE.

Puisque vous recevez les leurs, vous pouvez bien recevoir la vôtre.

GUY DE SABLEUSE.

Vous n'êtes pas ma maîtresse!

HÉLOÏSE.

Que suis-je donc?

GUY DE SABLEUSE.

Vous êtes ma femme.

HÉLOÏSE.

Depuis quand?

GUY DE SABLEUSE.

Depuis que je vous l'ai promis.

HÉLOÏSE, allant vers la cheminée.

Et jusqu'à ce que vous l'ayez oublié.

GUY DE SABLEUSE.

Je n'ai jamais manqué à ma parole. Un peu de patience.

HÉLOÏSE.

Et vous partez demain? Et si vous ne revenez pas? je me trouverai, moi, toute seule, sans fortune, sans position, avec une enfant...

GUY DE SABLEUSE, remontant.

Une enfant qui ne vous gêne pas beaucoup, puisqu'elle est encore en nourrice, et que vous n'allez jamais la voir. Ne l'aimeriez-vous pas?

HÉLOÏSE.

Mettez-moi en mesure de l'aimer devant tout le monde, et vous verrez que je suis aussi bonne mère qu'une autre; mais n'est-ce pas vous qui m'avez dit de ne pas me compromettre inutilement?

GUY DE SABLEUSE.

Oui. En attendant la conclusion qui doit arriver, qui arrivera, j'ai pourvu à votre sort à toutes deux, et si je meurs avant de vous avoir donné mon nom, au moins serez-vous toutes deux indépendantes.

HÉLOÏSE.

Il est heureux que vous y ayez pensé.

GUY DE SABLEUSE.

Quel est ce langage?

HÉLOÏSE.

C'est celui d'une femme qui est lasse d'avoir tous les

ennuis du mariage sans en avoir les bénéfices. Suis-je votre femme? Alors, donnez-moi votre nom, ouvrez-moi votre famille, conduisez-moi dans le monde. Suis-je votre maîtresse? Alors, donnez-moi ce qu'on donne à sa maîtresse, le luxe, l'argent et le plaisir... Choisissez!

GUY DE SABLEUSE.

Ce n'est pas vous qui parlez de la sorte! Quel changement! Vous êtes mal conseillée.

(Ils redescendent.)

HÉLOÏSE.

Mon cher, je ne m'abuse pas. Voulez-vous que je vous dise le fond de ma pensée : vous ne m'épouserez jamais?

GUY DE SABLEUSE.

Je vous jure...

HÉLOISE, passant devant lui.

Ne jurez pas! vous avez déjà assez juré inutilement. Ces mariages-là sont des rêves qu'on fait, l'homme dans un moment de passion, la femme dans un moment d'orgueil. Le vicomte de Sableuse épouser Héloïse Paranquet, demoiselle de magasin, rue de Paris, à Tours! C'est la plus belle rue, c'est vrai, et c'est le plus beau magasin, celui qui a pour enseigne : *A la Pensée;* mais ce n'est pas là que les fils des anciens preux, preux eux-mêmes, vont chercher la très-noble et très-puissante dame qui doit être leur épouse. Eh! mon Dieu, vous étiez sincère quand vous avez promis, vous l'êtes encore à cette heure; mais les événements, les préjugés et les habitudes sont et resteront plus forts que vous... Moi, de mon côté, je ne puis attacher ma vie entière à toutes ces intermittences de résolution et de faiblesse. J'aime mieux les situations nettes et définitives, séparons-nous!

GUY DE SABLEUSE.

Nous séparer?... Impossible!

HÉLOÏSE.

C'est cependant ce que nous allons faire demain, puisque demain vous partez.

GUY DE SABLEUSE.

Je pars, mais pour revenir.

HÉLOÏSE.

Qui sait?

GUY DE SABLEUSE.

Alors, vous ne m'aimez plus?

HÉLOÏSE.

Je vous aime toujours; seulement, je suis déterminée à prendre un parti. Vous pensez bien que je ne suis pas venue ici pour danser, je n'y songe guère; mais c'était le seul moyen de vous voir quelques instants avant votre départ. Vous ne seriez certainement pas venu me dire adieu demain, si ce n'est au moment de monter en voiture. Choisissez donc, ou de m'épouser avant de rejoindre votre régiment, ou de nous séparer pour toujours.

(Elle s'assied.)

GUY DE SABLEUSE.

Et que deviendra votre fille dans cette dernière combinaison que vous me proposez si froidement?

HÉLOÏSE.

Ma fille! je la garderai. C'est bien le moins que, perdant le mari, je garde l'enfant. C'est mon enfant, n'est-ce pas, plus que la vôtre, car c'est moi qui ai risqué mon honneur, ma beauté, ma vie. Pendant que vous

hésitiez si vous lui donneriez votre nom, je lui donnais le jour, moi; elle est la fille de mes larmes, elle est faite de ma confiance, de mon amour et de ma honte. (*Se levant.*) Tandis que vous vous croirez quitte en lui donnant, après votre mort, quelques billets de mille francs, avec lesquels on pourra lui acheter une petite boutique, n'est-ce pas? Un magasin de lingerie, à Tours ou autre part *? Et comme elle n'aura pas de nom, elle fera peut-être pis que sa mère qui en avait un. Mais le vicomte Guy de Sableuse se doit à sa famille **... Celle du passé, bien entendu, celle qu'il a reçue du hasard; mais celle de l'avenir, celle de ses affections, celle qu'il s'est faite volontairement, que lui importe? L'argent arrange tout.

GUY DE SABLEUSE.

Assez. J'aime cette enfant plus que ma vie, vous avez raison, et ce que tu viens de me dire, je me le suis dit mille fois. Seulement, j'espérais toujours tout concilier. Quand je partirai pour l'armée, Étiennette sera ma fille et tu seras ma femme, je te le jure sur notre enfant! Je vais écrire à l'instant au ministre pour lui demander une prolongation de congé qu'il m'accordera, et dès demain, mon père sera informé de ma décision irrévocable. Es-tu contente?

HÉLOÏSE.

Faut-il vous croire?

GUY DE SABLEUSE.

Méchante! m'aimes-tu au moins?

HÉLOÏSE.

Je te le dirai demain.

* Guy, Héloïse.
* Héloïse, Guy.

SCÈNE IV

Les Mêmes, CAVAGNOL*.

GUY DE SABLEUSE.

Reste un moment ici avec Héloïse. Je ne veux pas qu'elle soit vue, et tu feras les honneurs de la maison pendant que je la reconduirai chez elle.

CAVAGNOL.

A ton service!

SCÈNE V

HÉLOISE, CAVAGNOL.

CAVAGNOL.

Eh bien?

HÉLOÏSE.

Il consent.

CAVAGNOL.

Il vous épouse?

HÉLOÏSE.

Dans huit jours je serai sa femme.

CAVAGNOL.

Il le dit?

* Cavagnol, Gui, Héloïse.

HÉLOÏSE.

Il le fera.

CAVAGNOL.

Il l'a déjà promis bien des fois.

HÉLOÏSE.

Pas comme aujourd'hui.

CAVAGNOL.

Alors, vous voilà heureuse.

HÉLOÏSE.

Ce que je fais est mal.

CAVAGNOL.

Des remords?

HÉLOÏSE.

Pourquoi pas?

CAVAGNOL.

Un nom... une fortune... une position.

HÉLOÏSE.

Mais je le trompe, lui!

CAVAGNOL.

Qui le saura? D'ailleurs il part demain, et Dieu sait ce qui peut arriver.

HÉLOÏSE.

Il y a des moments où votre langage me fait peur!

CAVAGNOL.

Mon langage est celui d'un homme qui vous aime, qui connaît la vie, et qui veut votre bonheur. Silence! quelqu'un!

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE COMTE*.

LE COMTE, entrant de la droite.

Pardon, monsieur. Est-ce que M. Guy de Sableuse n'est pas chez lui?

CAVAGNOL.

Les domestiques auraient pu vous renseigner à ce sujet.

LE COMTE.

Ils m'avaient dit que je trouverais le vicomte ici, et je ne le vois nulle part.

CAVAGNOL.

Il est dans sa chambre.

LE COMTE.

Pouvez-vous me l'indiquer, ou seriez-vous assez bon, vous qui êtes de ses amis, sans doute?...

CAVAGNOL.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Seriez-vous assez bon pour le prévenir que quelqu'un le demande de la part du ministre pour une communication urgente?

CAVAGNOL.

Avec plaisir, monsieur. (A part.) Qu'est-ce que ce peut être?

* Cavagnol, le comte, Héloïse.

SCÈNE VII

LE COMTE, HÉLOISE.

LE COMTE.

C'est avec vous que je désirerais causer, mademoiselle.

HÉLOÏSE.

Avec moi, monsieur?

LE COMTE.

Vous êtes bien mademoiselle Héloïse Paranquet?

HÉLOÏSE.

Parfaitement.

LE COMTE.

La maîtresse de Guy de Sableuse?

HÉLOÏSE.

La maîtresse?...

LE COMTE.

Et la mère d'une petite fille, âgée d'un an, nommée Étiennette, en nourrice à Montmorency, chez une madame Honoré?

HÉLOÏSE.

Cette petite fille, comme vous l'appelez, puisque vous êtes si bien renseigné, est la fille de M. Guy de Sableuse.

LE COMTE.

Ce qui est plus certain, c'est que je suis, moi, le père de Guy.

HÉLOÏSE.

Vous, monsieur?

LE COMTE.

Oui. Et je voulais vous demander moi-même, mademoiselle, quelles sont vos conditions pour partir, vous et votre fille, et ne jamais revoir mon fils. Si elles sont acceptables, je les accepterai.

HÉLOÏSE.

Je ne fais aucune condition, monsieur; votre fils vient de me jurer sur l'honneur que je serais sa femme, et je m'en tiens là. Vous ne pouvez rien m'offrir qui vaille cette situation.

LE COMTE.

C'est vrai. C'est votre dernier mot, mademoiselle?

HÉLOÏSE.

Oui, monsieur.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, GUY DE SABLEUSE, CAVAGNOL*.

GUY DE SABLEUSE.

Mon père!

LE COMTE.

Bonjour, mon ami... Tu ne m'attendais pas?

GUY DE SABLEUSE.

Non, mon père!

* Le comte, Guy, Cavagnol, Héloïse.

LE COMTE.

Il a fallu une raison grave, en effet, pour m'amener chez toi au milieu d'une fête!... (A Cavagnol, qui remonte.) Oh ! vous pouvez rester, monsieur...* vous n'êtes pas de trop ; seulement, veuillez fermer ces portes pour qu'on n'entende pas ce que nous avons à nous dire. (Guy et Cavagnol ferment les deux portes.) Nous avons été tous les trois officiers... mon fils l'est encore... je n'ai cessé de l'être qu'à l'âge de la retraite... M. le chevalier de Cavagnol a cessé plus tôt... pour d'autres raisons; mais nous n'en savons pas moins tous les trois comment parmi nous se traitent les questions de délicatesse et d'honneur. Est-il vrai, mon ami, que tu aies donné à mademoiselle ta parole d'honneur de l'épouser... même malgré moi?

GUY DE SABLEUSE.

C'est vrai, mon père !

LE COMTE.

Un gentilhomme, qui, de plus, porte l'habit que tu portes, ne doit jamais manquer à sa parole. Épouse donc mademoiselle.

GUY DE SABLEUSE, avec joie.

Vous consentez, mon père?

LE COMTE.

Oui; seulement je te préviens qu'en épousant mademoiselle, tu donneras mon nom et le nom de ta mère à la maîtresse de monsieur, qui est un escroc.

CAVAGNOL.

Monsieur!...

* Gui, le comte, Héloïse, Cavagnol.

LE COMTE.

Voici les preuves... C'est toute la correspondance de madame avec M. le chevalier de Cavagnol, que son domestique a volée et qu'il m'a vendue.

GUY DE SABLEUSE, après avoir lu, à Cavagnol et à Héloïse.

Misérables!

CAVAGNOL.

Je suis à vos ordres, monsieur.

HÉLOÏSE, remontant.

Chevalier, votre bras!

CAVAGNOL, à Guy de Sableuse.

A demain, monsieur!

GUY DE SABLEUSE.

A demain!

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

—

CHATEAU PRÈS DE TOURS

Salon donnant sur un jardin. Petite causeuse à gauche et à droite. Piano à droite. Guéridon recouvert d'un tapis au milieu.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, MADEMOISELLE DUVERNEY.

(Ils entrent du fond.)

LE COMTE.

Et vous dites, mademoiselle Duverney, que Camille a pleuré une partie de la nuit.

MADEMOISELLE DUVERNEY.

Oui, monsieur le comte.

LE COMTE.

La cause de ce chagrin?...

MADEMOISELLE DUVERNEY.

Je l'ignore...

LE COMTE.

Vous ne l'avez pas interrogée?...

MADEMOISELLE DUVERNEY.

Non, monsieur le comte, j'ai mieux aimé vous prévenir. D'ailleurs, à moi, elle ne dirait rien...

LE COMTE.

Pourquoi ?...

MADEMOISELLE DUVERNEY.

Parce que je n'ai pas son affection, ce qui est une véritable douleur pour moi.

LE COMTE.

Vous êtes dans l'erreur, Camille vous aime. Ce serait de l'ingratitude de ne pas vous aimer, après tout ce que vous avez fait pour elle depuis dix ans que nous avons le bonheur de vous avoir. Et Camille est bonne, elle a du cœur...

MADEMOISELLE DUVERNEY.

Trop, peut-être !...

LE COMTE.

Que voulez-vous dire?... Croyez-vous que Camille?...

MADEMOISELLE DUVERNEY.

Je crois que mademoiselle Camille aime quelqu'un, et comme M. le comte et M. le vicomte son père ont déclaré qu'ils ne la marieraient pas avant vingt et un ans, et qu'elle n'en a que dix-huit, elle pleure, parce que trois ans c'est bien long.

LE COMTE.

Vous pourriez avoir raison, ma chère mademoiselle Duverney...

MADEMOISELLE DUVERNEY.

Ce n'est pas tout, et voici ce dont j'hésitais à entretenir monsieur le comte. — Comme il y avait de la lumière dans la chambre de mademoiselle, j'ai voulu savoir pourquoi elle ne dormait pas, et j'ai regardé par le trou de la serrure ; c'est alors que je l'ai vue inondée de larmes et lisant une lettre.

LE COMTE.

Une lettre !...

MADEMOISELLE DUVERNEY.

Une lettre dont elle paraissait vouloir apprendre le contenu par cœur et qu'elle a brûlée ensuite...

LE COMTE.

Et vous ne savez d'où peut venir cette lettre?...

MADEMOISELLE DUVERNEY.

Je ne soupçonne pas, je ne la quitte jamais...

LE COMTE.

Il faut le savoir... c'est grave, et vous qu'elle aime, avec un peu d'adresse...

MADEMOISELLE DUVERNEY.

Toute ruse serait inutile.— Depuis longtemps Camille ne me confie plus rien. Elle m'en veut toujours, autant qu'elle peut en vouloir, la chère enfant, de ce que je n'ai pu rien répondre aux questions qu'elle m'a faites l'année dernière au sujet...

LE COMTE.

Je sais... Alors je l'interrogerai, moi !...

MADEMOISELLE DUVERNEY.

Monsieur le comte, vous savez comme elle est impres-

sionnable et fière en même temps. Il doit être bien innocent, son petit secret. Laissez-la se trahir elle-même. A dix-huit ans, on se trahit si facilement!

LE COMTE.

Vous avez raison, ma chère mademoiselle Duverney, je ne lui dirai rien qui puisse la mettre en défiance. Je n'en parlerai même pas à son père. Surveillez-la de votre côté. La voici justement. Éloignez-vous avant qu'elle vous voie ; elle se douterait peut-être de quelque chose.

(Il prend un journal et va s'asseoir à gauche ; mademoiselle Duverney sort à droite.)

SCÈNE II

LE COMTE, CAMILLE, entre du fond et va embrasser le comte.

LE COMTE.

D'où viens-tu, chère enfant?...

CAMILLE.

Je viens de donner du pain à mon poney.

LE COMTE.

Monteras-tu à cheval aujourd'hui?...

CAMILLE.

Si cela ne vous fatigue pas...

LE COMTE.

Tu sais que c'est une de mes plus grandes distractions, et si tu veux me punir quand je ne serai pas sage, tu n'as qu'à me priver de ce plaisir.

CAMILLE.

Ne craignez rien, bon papa ; d'abord, vous êtes toujours sage, et puis si vous ne l'étiez pas, je vous pardonnerais... (Allant au piano.) Où est mon père?...

LE COMTE.

Il va venir. Il n'est jamais bien loin d'où tu es... Je crois qu'il prépare en ce moment des lettres pour M. Raoul d'Yves, qui va venir nous dire adieu!...

CAMILLE, après une pause.

M. d'Yves part?...

LE COMTE.

Oui...

CAMILLE.

Où va-t-il?...

LE COMTE.

Il va en Allemagne...

CAMILLE.

Pour longtemps?...

LE COMTE.

Pour plusieurs années...

CAMILLE.

Il a un emploi, là?...

LE COMTE.

Il est nommé consul à Dresde ou à Berlin; c'est une nomination très-honorable pour lui d'abord, et très-opportune, puisqu'il est complétement ruiné par son père.

CAMILLE.

Son père a fait de mauvaises opérations sans doute?...

LE COMTE.

Oui, de plus il n'aimait pas son fils...

CAMILLE, se rapprochant.

Il y a donc des pères qui n'aiment pas leurs enfants?

LE COMTE.

Tu ne t'en doutais pas!

CAMILLE.

Ce n'est pas ici que je l'aurais appris.

LE COMTE.

Heureusement sa mère l'adore...

CAMILLE.

Qu'est-ce que ce serait qu'une mère qui n'aimerait pas son enfant?...

LE COMTE.

Ce ne serait pas une mère...

CAMILLE.

Moi, je crois, quand cela arrive par hasard, que ce doit être la faute de l'enfant.

LE COMTE.

Pas toujours...

CAMILLE, s'asseyant sur un pouf.

Si j'avais connu ma mère, moi, je suis sûr qu'elle m'eût aimée. Il eût bien fallu qu'elle m'aimât. — Était-elle bonne?

LE COMTE.

Je l'ai très-peu connue...

CAMILLE, l'empêchant de lire.

Comment cela se fait-il?...

LE COMTE.

J'étais à l'étranger quand ton père l'a épousée, et elle est morte peu de temps après mon retour.

CAMILLE.

De quoi est-elle morte?

LE COMTE.

D'une maladie du cœur... Ne te l'a-t-on pas dit?...

CAMILLE.

Oui, une fois. (Même jeu.) Où est-elle morte?...

LE COMTE.

A Paris...

CAMILLE.

Elle était belle?...

LE COMTE.

Très-belle...

CAMILLE.

Brune ou blonde?..

LE COMTE.

Brune.

CAMILLE, même jeu.

Comment n'avons-nous pas un portrait d'elle?...

LE COMTE.

Nous avons donné à sa famille celui que nous avions.

CAMILLE.

On eût pu en faire une copie pour moi, on eût pu pré-

voir qu'un jour je désirerais au moins avoir l'image de ma mère. (Silence. Même jeu.) Et cette famille pourquoi ne la voit-on jamais?...

LE COMTE.

Parce qu'elle n'existe plus...

CAMILLE.

Ainsi je n'ai plus ni ma mère ni aucun parent de son côté?...

LE COMTE.

Personne. — Pourquoi toutes ces questions aujourd'hui? Tu nous les a déjà adressées. Nous t'avons fait, ton père et moi, la réponse que tu viens d'entendre. Je n'ai donc plus rien à t'apprendre.

CAMILLE.

C'est juste. — Mais je pensais à ma mère, alors j'ai parlé d'elle, et j'aime mieux vous en parler à vous qu'à mon père, à qui ce souvenir paraît causer une très-grande peine. (Se levant.) Alors M. d'Yves part aujourd'hui?

LE COMTE.

Ce soir. — Cela te contrarie?...

CAMILLE.

Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse, grand-papa?... Vous permettez que j'étudie mon piano?...

LE COMTE.

Avec le plus grand plaisir. (A part.) Comme elle est pâle!...

Elle commence à jouer du piano. — Le comte reprend son journal et ne la quitte pas des yeux, tout en ayant l'air de lire. — Tout à coup, Camille fond en larmes.)

LE COMTE, se levant.

Qu'est-ce que tu as? Voyons, dis-le?...

CAMILLE.

Ah ! tenez!... vous me ferez mourir... comme ma mère sans doute. — Oh! laissez-moi!... laissez-moi!...

(Elle se dirige vers la porte.)

SCÈNE III

LES MÊMES, GUY *.

GUY, entrant de la gauche et s'arrêtant.

Tu pleures, Camille?... pourquoi? — Qu'est-ce qu'on t'a fait? Voyons... dis-moi?...

CAMILLE.

Ce n'est rien, mon cher père, ce n'est rien... Je vous demande pardon, je suis nerveuse, l'orage sans doute. Pardon, grand-papa, vous avez là une mauvaise petite-fille, vous, si bon; embrassez-moi... (Elle essuie ses yeux.) Ce n'est plus rien : vilain orage! c'est le siroco, comme on disait à Rome. — Nous y retournerons à Rome, n'est-ce pas?...

GUY.

Quand tu voudras...

CAMILLE.

Cet hiver... (Appelant.) Clémence!

* Guy, Camille, le comte.

LE COMTE.

Nous voilà arrivés au moment que je redoutais. Que le diable!...

GUY.

Regrettez-vous ce que vous avez fait?

LE COMTE.

Regretter quoi?... ce qui s'est fait sans que j'y aie été pour rien, et parce que cela ne pouvait être autrement? L'enfant est entrée dans ma maison, tu sais comment... par pitié pour toi; tu sais à quelles conditions : que je ne la connaîtrais pas, que je ne la verrais jamais! Elle y était depuis six mois, que je ne l'avais pas aperçue. Un jour, je passais sous le balcon d'un pavillon au bout du jardin; j'entends un cri au-dessus de ma tête, je lève les yeux .. L'enfant venait de passer par-dessus l'appui de la fenêtre!... je tends les bras; et quand je croyais la voir brisée sur les dalles, je la trouve suspendue à mon cou, jouant avec mes moustaches et m'embrassant. Que faire contre une pareille attaque?... les rires, les baisers, les caresses d'un enfant! A dater de ce jour, je l'aimai, d'abord pour l'avoir sauvée et puis plus tard pour tout ce qu'elle apportait de charme, de rire et de soleil dans notre vie un peu sombre. Et tu viens me demander si je regrette!... c'est-à-dire que s'il fallait aujourd'hui ne plus la voir... ou la voir malheureuse... cette maudite enfant!... je me ferais sauter la cervelle!

GUY.

Cher père!...

LE COMTE.

Enfin aujourd'hui elle aime M. Raoul d'Yves; cela devait être, puisque c'est le seul jeune homme qui soit venu ici et que nous avons eu l'imprudence de le recevoir quatre fois en un an. Il n'en faut pas plus pour

l'amour. Il t'a demandé sa main. Tu lui as dit ce que nous avions décidé, sans lui avouer... pourquoi... que nous ne la marierions qu'à vingt et un ans. Elle le sait, elle passe ses nuits à pleurer et à lire de petits billets qu'elle apprend par cœur et qu'elle brûle ensuite. Voilà où nous en sommes, et tu as vu le reste de la crise tout à l'heure. Tâchons de nous tirer de là.

GUY.

Votre avis?...

LE COMTE.

Mon avis?... Raoul est un honnête garçon...

GUY.

Incontestablement un homme qui a sacrifié toute sa fortune pour acquitter la dette de son père qu'il pouvait ne pas payer, et qui s'est fait une position qu'il ne doit qu'à lui seul est un honnête homme ou il n'y faut pas compter...

LE COMTE.

Je n'aime pas les petits billets, cependant...

GUY.

Enfantillage... Lettre d'adieu...

LE COMTE.

N'importe... ce n'est pas bien; après la réponse que nous lui avons donnée.

GUY.

Qui dit que ce billet soit de lui?

LE COMTE.

De qui veux-tu que ce soit? Camille n'a de correspondance avec personne. Elle n'a ni parents, ni amis. Enfin la lettre serait une raison de plus. Eh bien! puisque c'est

un honnête garçon, il faut lui dire tout. S'il l'aime, il l'épousera, et tout sera dit.

GUY.

Voulez-vous faire cette confidence vous-même?

LE COMTE.

Non pas... ce sont tes affaires.

PIERRE, entrant.

M. Raoul d'Yves demande si M. le comte est visible...

LE COMTE.

Qu'il entre. Il arrive bien. (Raoul entre. — A part.)* Il a l'air, lui aussi, d'avoir passé la nuit à pleurer. Quelle manie ils ont de pleurer, maintenant. (Haut.) Bonjour, monsieur Raoul; nous parlions de vous à l'instant... je vous serre la main, et je vous laisse avec mon fils, qui a une communication à vous faire. Tâchez de vous entendre... je le souhaite de tout mon cœur.

SCÈNE V

GUY, RAOUL.

RAOUL.

Vous aviez une communication à me faire, monsieur?

GUY.

Oui...

* Guy, Raoul, le comte.

RAOUL.

Aurais-je le bonheur de pouvoir vous être bon à quelque chose?

GUY.

Nous n'avons guère d'espoir qu'en vous...

RAOUL, avec joie.

Est-ce possible?

(Ils s'asseyent à la table.)

GUY.

Il doit vous paraître bien extraordinaire que je vous parle ainsi, le lendemain du jour où vous m'avez demandé la main de ma fille et où je vous ai répondu, presque sèchement, que je ne voulais pas la marier avant sa majorité, c'est-à-dire avant trois ans; qu'avez-vous pensé de cette réponse?

RAOUL.

Je l'ai prise pour un refus poli. Il est tout naturel, monsieur, que vous ne donniez votre fille qu'à un homme qui vous convienne sous tous les rapports. Vous me connaissez à peine. Ma mère est votre voisine de campagne, mais ma mère sort peu, et sa position de fortune ne lui permet plus de recevoir. Quatre fois seulement, en une année, mes travaux m'ont permis de venir la voir, et chaque fois j'ai eu l'occasion de rencontrer mademoiselle Camille. Mon existence à Paris est à peu près la même que celle de ma mère à la campagne. J'habite un bien modeste appartement, et le travail, les souvenirs, les chagrins, et quelquefois une espérance, en étaient les hôtes familiers. Cette espérance, je l'avais rapportée d'ici; pour celui qui travaille, seul toute la journée et parfois une partie de la nuit, un souvenir devient un compagnon, un ami, un frère. On s'habitue tellement à lui, que le jour où il faut s'en séparer, il

semble que tout vous manque. Ma situation étant devenue meilleure et l'avenir se montrant plein de promesses, je me suis permis de venir vous demander la main de mademoiselle Camille. Vous me l'avez refusée, c'était votre droit; je m'en retourne donc à Paris, seul, le cœur triste, mais j'en ai l'habitude, et j'en serai quitte pour travailler un peu plus.

GUY.

Monsieur Raoul, vous vous êtes absolument mépris sur la cause secrète de mon refus. Vous avez cru que j'étais arrêté par votre manque de fortune, votre situation modeste... Vous êtes bien loin de la vérité. Je connais toute votre vie. Je sais l'abandon généreux que vous avez fait de votre fortune personnelle pour payer les dettes de votre père. La raison de mon refus n'est donc pas en vous... Au contraire. Hélas! elle est en moi, et c'est Camille qui ne peut pas entrer dans une famille aussi honorable que la vôtre.

RAOUL, *se levant.*

Que dites-vous?...

GUY.

Elle n'a rien à se reprocher personnellement... rassurez-vous. Mais les lois du monde la font solidaire de sa famille, — comme vous vous êtes jugé solidaire de la vôtre. Malheureusement, la faute dont elle subit les conséquences est irréparable.

RAOUL, *se rasseyant.*

Expliquez-vous, monsieur!

GUY.

Je vais vous confier, à vous, monsieur, ce que je n'ai jamais confié à personne.

RAOUL.

Vous pouvez être sûr...

GUY.

De votre discrétion. Vous n'avez pas besoin de me la promettre. Camille est une enfant naturelle. Elle l'ignore, et son chagrin à elle, son chagrin persistant, que vous seul peut-être auriez pu lui faire oublier, car elle vous aime, son chagrin est de n'avoir pas connu sa mère! Sa mère, dont on ne lui parle jamais, dont elle voit bien qu'on ne veut pas lui parler.

RAOUL.

Et sa mère est morte?...

GUY.

Elle vit, — indigne de sa fille, indigne de vous et de moi! Elle vit dans le vice, le scandale et le luxe de mauvais aloi; — en compagnie d'un homme taré, qui fait métier du jeu, s'il n'en fait pas abus! A la suite d'une scène violente où mon père m'avait prouvé la trahison de cette femme, je me suis battu avec ce chevalier d'industrie, qui l'exploitait déjà à mon insu. J'ai donné à cet homme un coup d'épée, dont malheureusement il n'est pas mort!... Mon père, en cas que je fusse tué, avait bien voulu se charger de Camille, que nous avons soustraite depuis lors aux recherches possibles de la mère, qui m'avait menacé de venir me la reprendre un jour. Nous avons passé notre vie à changer de pays, six mois dans un endroit, un an dans un autre; l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne, nous avons parcouru depuis dix-sept ans presque toute l'Europe, afin de dépister cette créature. Terreurs chimériques!... Elle ne pense sans doute plus à son enfant. Elle l'a oublié peut-être!... Pourtant, comme voilà déjà deux années que nous sommes fixés ici, en Touraine, j'ai dit à mon notaire de vendre cette

propriété s'il en trouvait l'occasion; car je crains toujours! Telle est la situation, monsieur Raoul, situation devant laquelle nous comprenons que l'amour le plus tendre hésite, et que le plus galant homme recule.

(Ils se lèvent.)

RAOUL.

Je vous remercie, monsieur, de la marque de confiance que vous m'avez donnée; j'en suis digne, je vous assure, et j'espère vous le prouver bientôt, car tout ce que vous venez de me dire, non-seulement ne modifie en rien mes sentiments pour mademoiselle Camille, mais y ajoute une sympathie de plus. Cependant...

GUY.

Cependant?...

RAOUL.

Je voudrais être sûr que je ne vais rien entreprendre contre son gré. Je crois qu'elle ne me hait pas, mais je ne suis pas certain qu'elle m'aime.

GUY.

Elle ne vous l'a jamais laissé comprendre?...

RAOUL.

Jamais...

GUY, avec intention.

Vous auriez pu lui écrire.

RAOUL.

Moi!...

GUY.

Qui sait!... Un mot d'adieu...

RAOUL.

Je ne l'aurais pas fait sans vous en demander la permission.

GUY.

Ah! mon cher enfant, que cette conversation m'a fait de bien... et que je serais heureux de vous appeler mon fils!... J'entends Camille, je vous laisse seul avec elle. A bientôt, mon fils!...

(Il sort à gauche. — Camille entre du fond en courant.)

SCÈNE VI

RAOUL, CAMILLE.

RAOUL.

Bonjour, mademoiselle...

CAMILLE.

Ah! bonjour, monsieur. Est-ce que mon père n'est pas avec vous?... Je le cherchais...

RAOUL.

Il était là tout à l'heure, en effet, mais il est parti en vous entendant venir...

CAMILLE.

Est-ce qu'il m'en veut?

RAOUL.

A propos de quoi vous en voudrait-il?

CAMILLE.

Je lui ai fait de la peine tantôt.

RAOUL.

Volontairement?...

CAMILLE.

Dieu m'en garde... Mais n'importe, c'est toujours de la peine, et je voulais lui en demander pardon...

RAOUL.

Pourquoi me dites-vous cela à moi, mademoiselle?...

CAMILLE.

Parce que vous me le demandez, et que...

RAOUL.

Et que?

CAMILLE.

Et que je vous dirais bien autre chose, et de bien plus secret, si j'avais un secret.

RAOUL.

Alors, mademoiselle, voulez-vous que je vous questionne de nouveau... et vous trouverez peut-être de nouveau quelque chose à me dire?... Pour vous y engager, je vous dirai mon secret, moi...

CAMILLE.

Vous en avez un?...

RAOUL.

Oui!...

CAMILLE.

Et c'est à moi que vous voulez le confier?

RAOUL.

C'est à vous. J'ai l'autorisation de votre père, qui

vient de quitter ce salon pour que je puisse vous parler à mon aise. Car vous seule pouvez me venir en aide.

CAMILLE.

Vraiment! Dites vite, alors...

RAOUL.

Mademoiselle Camille, je vous aime... et...

CAMILLE.

Et?...

RAOUL.

J'ai demandé votre main à M. de Sableuse...

CAMILLE.

Qui vous a répondu?...

RAOUL.

Qu'il ne voulait vous marier qu'à vingt et un ans...

CAMILLE.

Vous en a-t-il donné la raison?...

RAOUL.

La raison est qu'à vingt et un ans seulement, selon lui, une jeune fille sait vraiment ce qu'elle fait en se mariant, et si elle aime réellement l'homme qu'elle épouse...

CAMILLE.

D'abord, à vingt et un ans, une jeune fille n'est plus une jeune fille. Mon père est un homme de sens, mon père désire mon bonheur, mon père sait que je vous aime...

RAOUL.

Vous m'aimez?... Comme vous me dites cela!

CAMILLE.

Je vous le dis comme cela est. Du moment que mon père, qui est un homme de sens, qui désire mon bonheur et qui sait que je vous aime, nous laisse ensemble pour que vous me disiez votre secret, il doit penser que je vous dirai le mien, — qui est mon amour pour vous...

RAOUL.

C'est juste... Quelle logique!...

CAMILLE.

Je viens de faire deux fois le tour du parc en courant, et il a un kilomètre de tour : c'est mon grand moyen pour me calmer quand je suis agitée ; et maintenant je suis aussi calme que j'étais agitée il y a une heure. Si je vous parle aussi nettement, c'est que j'ai été élevée par deux hommes qui m'ont appris à ne jamais déguiser ma pensée. Je vous détesterais que je le dirais aussi bien... Et vous?...

RAOUL.

Moi aussi. Mais je vous aime...

CAMILLE.

Alors, c'est là tout votre secret?...

RAOUL.

Je n'en ai pas d'autre...

CAMILLE.

J'en ai un, moi, un véritable, et c'est à vous que je veux le confier. (Ils s'asseyent devant la table.) Il y a huit ou dix ans nous habitions Paris, et ma gouvernante me menait souvent aux Tuileries. J'y jouais avec une petite fille du même âge que moi. Un jour, la mère de cette jeune fille me demanda mon nom... Je le lui dis. Vous êtes la fille du vicomte de Sableuse?... Oui, madame...

Vous êtes une menteuse, mademoiselle, le vicomte n'a jamais été marié, et s'il a des enfants malgré cela, les miens ne jouent pas avec eux!...

RAOUL, à mi-voix.

Oh! c'est indigne!...

CAMILLE.

Là-dessus, elle emmena sa fille, et je ne la revis plus jamais. En rentrant, je racontai l'histoire à mon père. Elle n'avait pour moi aucune importance, sauf le chagrin que j'éprouvais à être séparée de ma petite camarade. Mon père me dit que cela ne signifiait rien, que cette dame ne savait pas ce qu'elle disait; j'acceptai alors cette explication; mais, depuis, l'histoire m'est revenue à l'esprit, et chaque fois que j'ai interrogé mes parents au sujet de ma mère, ils se sont contentés de me dire que ma mère était morte. Une mère que l'on n'a jamais connue, c'est toujours une mère, et le cœur de son enfant lui garde une place, vide il est vrai, mais que personne ne peut occuper et qui attend toujours, jusqu'à ce que l'on sache ce qu'on doit faire d'un souvenir sacré; je ne suis donc pas complétement heureuse. Enfin, il y a dans ma vie un mystère que je ne peux comprendre et qui me fait horriblement souffrir. Vous qui serez mon mari, vous qui m'aimez, vous qui êtes un homme et qui savez bien des choses que j'ignore, pouvez-vous me l'expliquer?...

RAOUL.

Non, mademoiselle...

CAMILLE.

Mon père ne vous en a rien dit?

RAOUL.

Rien...

CAMILLE.

Vous me l'affirmez?...

RAOUL.

Je vous l'affirme.

CAMILLE.

Et vous m'épouserez tout de même?...

RAOUL.

C'est mon vœu le plus cher...

CAMILLE.

Si votre mère consent...

RAOUL.

Elle consentira...

CAMILLE.

Et votre père?...

RAOUL.

Mon père est mort...

CAMILLE.

Par quoi remplacez-vous son consentement?

RAOUL.

Par son acte de décès...

CAMILLE.

Alors il faudra pour moi aussi l'acte de décès de ma mère. (Se levant ainsi que Raoul.) C'est tout ce que je voulais savoir. — Voilà pourquoi on ne me marie pas : parce qu'on ne peut pas se procurer l'acte de décès de ma mère ; parce qu'elle n'est pas morte ; parce qu'elle vit ;

parce qu'elle m'aime, — et qu'on me sépare d'elle sans raison... Elle me l'a écrit *.

RAOUL.

Elle vous l'a écrit?...

CAMILLE.

Oui; hier, comme je longeais la grille du parc, un homme s'est approché de moi et m'a demandé l'aumône, je la lui ai faite... Alors il m'a mis dans la main un petit billet plié en quatre, en me disant : — « Lisez cela, mademoiselle; ce sera votre récompense. »

RAOUL.

Et vous avez lu?...

SCÈNE VII

Les Mêmes, AVERTIN *.

AVERTIN, entrant du fond.

Pardon, mademoiselle, pardon, monsieur; monsieur le vicomte Guy de Sableuse, est-ce vous?

RAOUL.

Non, monsieur.

CAMILLE.

Le vicomte est mon père, monsieur.

* Camille, Raoul.
* Camille, Avertin, Raoul.

AVERTIN.

Vous êtes mademoiselle Camille de Sableuse?

CAMILLE.

Oui, monsieur.

AVERTIN.

Eh bien, mademoiselle, auriez-vous la bonté de faire prévenir monsieur votre père que M. Avertin, avocat, voudrait lui parler au sujet de la vente de cette maison?

CAMILLE.

Oui, monsieur; je vais vous envoyer mon père tout de suite...

(Elle sort par la gauche.)

AVERTIN.

Vous serez mille fois bonne, mademoiselle. (A Raoul.) Monsieur est le frère de mademoiselle?

RAOUL.

Non, monsieur.

AVERTIN.

Je trouvais un air de famille. Beau pays, monsieur. Je suis venu de Paris exprès pour cette petite affaire, et je suis enchanté de la Touraine. Savez-vous pourquoi M. de Sableuse vend cette propriété, qui est magnifique?

RAOUL.

Non, monsieur, je l'ignore. Il va venir, du reste, il vous le dira lui-même. J'ai l'honneur de vous saluer.

(Il sort par le fond.)

AVERTIN.

Moi aussi, monsieur.

SCÈNE VIII

AVERTIN seul, s'asseyant.

Le texte de la loi étant clair et précis, comme dans la circonstance actuelle, si la partie adverse ose soutenir qu'il y a contre nous ça, ça, ça et ça... il nous sera facile de prouver le contraire! Et cependant... (Il se lève.) Je dis : Et cependant... Ah! voici M. le vicomte; j'espère qu'il n'a rien entendu.

SCÈNE IX

GUY, AVERTIN.

AVERTIN.

Je vous demande pardon de vous déranger, monsieur; mais je viens exprès de Paris pour visiter cette propriété, qui est à vendre, n'est-ce pas?

GUY.

Oui, monsieur.

AVERTIN.

Voici la carte du notaire qui doit me servir d'introduction. — On peut visiter le domaine?

GUY.

Je suis à vos ordres.

AVERTIN.

Ce n'est pas pour moi, monsieur: c'est pour une de mes clientes que j'ai accompagnée; mais avant de la

faire entrer chez monsieur le vicomte, je voulais m'assurer qu'il pouvait nous recevoir. Elle se promène dans le jardin.

(Il fait des signes très-respectueux pour appeler la dame.)

GUY.

Je vais aller chercher cette dame.

AVERTIN.

Elle m'a vu. Elle vient. La voici.

SCÈNE X

LES MÊMES, HÉLOISE voilée *.

GUY, reconnaissant Héloïse qui lève son voile.

Vous, madame!...

(Il sonne, et écrit quelques mots sur une carte.)

HÉLOÏSE.

Moi-même, et je suis fière que vous m'ayez reconnue, monsieur le vicomte. Cela prouve que je ne suis pas changée.

GUY, au domestique qui entre de la gauche.

Ce mot à mon père!

HÉLOÏSE. Avertin lui a préparé un siége près de la table, elle s'est assise.

Monsieur le comte existe encore. J'en suis bien aise.

* Guy, Héloïse, Avertin.

GUY.

Voyons, madame, que venez-vous faire ici? Car vous devez avoir un but.

HÉLOÏSE.

Évidemment. Mon cher monsieur Avertin, veuillez fermer ces portes. C'est une précaution que monsieur le comte, le père de monsieur, m'a enseignée il y a dix-sept ans, et que depuis lors j'ai toujours trouvée bonne à prendre, quand on veut parler de choses sérieuses. Veuillez prêter la plus grande attention à ce qui va se dire.

AVERTIN, après avoir fermé les portes *.

Je suis tout oreilles.

(Il est derrière la table.)

HÉLOÏSE.

Avant tout, monsieur le vicomte, donnez-moi des nouvelles de monsieur votre père... Sa santé est bonne? tant mieux... Quant à celle de ma fille, je sais qu'elle est excellente, sauf les petites tristesses qui sont de son âge. Vous voyez que je suis renseignée sur elle et que je m'intéresse à tout ce qui la regarde.

GUY.

Arrivons à ce qui vous amène ici, madame; car ce ne peut être votre amour pour votre fille, que vous n'avez ni vue ni cherché à voir depuis dix-sept ans.

HÉLOÏSE.

Que voulez-vous? les circonstances... des voyages, des embarras de toutes sortes... Mais je vous avais prévenu que nous nous reverrions, et je tiens parole : mieux

* Guy, Avertin, Héloïse.

vaut tard que jamais. J'arrive même au bon moment pour vous tirer d'embarras; car vous avez le projet de marier Étiennette... ou Camille, comme vous l'appelez maintenant.

GUY.

Qui vous a dit cela?

HÉLOÏSE.

Je le sais, voilà tout... Eh bien, pour ce mariage, il vous faut mon consentement.

GUY.

C'est vrai, madame.

HÉLOÏSE.

Il vaudrait même mieux profiter de cette circonstance pour mettre Camille dans une position complétement régulière. La famille de M. Raoul d'Yves ne pourrait qu'y applaudir.

GUY.

Vous savez bien que c'est impossible.

(Avertin fait un petit mouvement négatif de tête qui semble dire : « Attendez ! »)

HÉLOÏSE.

Vous vous trompez; rien n'est plus simple.

GUY.

Que faut-il faire pour cela?

HÉLOÏSE.

Il faut tout bonnement épouser la mère, et légitimer notre fille par ce mariage.

GUY.

Vous épouser, vous?... Madame, vous plaisantez.

HÉLOÏSE.

Dieu m'en garde! dans une situation aussi grave. Et je dois vous prévenir que c'est le seul moyen d'arranger les choses. Demandez à M. Avertin, mon conseil dans toute cette affaire.

AVERTIN.

C'est vrai.

GUY.

Alors vous refusez votre consentement?

HÉLOÏSE.

Je le refuse.

GUY.

Même pour le bonheur de Camille?

HÉLOÏSE *.

Même pour son bonheur, qu'il n'est pas sûr que ce mariage doive faire!...

GUY.

Même pour de l'argent?...

HÉLOÏSE.

Je n'ai besoin de rien.

GUY.

Alors, madame...

HÉLOÏSE.

Je puis me retirer, n'est-ce pas?

GUY.

Nous n'avons plus rien à nous dire.

* Avertin, Guy, Héloïse.

HÉLOÏSE, se levant.

En ce cas, veuillez faire appeler Camille, pour que je l'emmène.

GUY.

Emmener Camille!...

HÉLOÏSE.

Emmener ma fille! Oui, monsieur, comme cela est mon droit d'après les précautions que j'ai prises... — N'est-ce pas, monsieur Avertin?

AVERTIN.

C'est vrai.

HÉLOÏSE.

Vous refusez?

GUY.

Est-il besoin de le demander?...

HÉLOÏSE.

Je m'en doutais. Je veux bien faire les choses, et vous ne direz pas que je n'ai pas tout tenté pour la conciliation. Je vous donne vingt-quatre heures pour réfléchir. Dans vingt-quatre heures, si vous ne m'avez pas fait remettre ma fille, ce ne sera pas moi, ce sera la loi qui viendra la prendre.

GUY.

C'est ce que nous verrons...

HÉLOÏSE.

C'est ce que vous verrez. A bientôt, monsieur.

GUY.

Quand il vous plaira...

HÉLOÏSE.

Venez-vous, monsieur Avertin?

(Elle sort.)

AVERTIN, saluant.

Enchanté, monsieur, d'avoir fait votre connaissance. (Mettant une carte sur la table.) Onze, rue de Chabanais, à Paris, au troisième, la porte à gauche; de une heure à quatre, tous les jours. — Ne perdez pas mon adresse : on ne sait pas ce qui peut arriver.

(Il sort. — Le rideau tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE III

—

SALON D'HOTEL A PARIS

Table à droite. Canapé à gauche. Porte d'entrée au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

GUY, un GARÇON D'HOTEL, puis RAOUL *.

GUY, assis à la table, au garçon qui entre et lui présente un registre.

Qu'est-ce que cela?

LE GARÇON.

C'est le registre où les voyageurs inscrivent leurs noms et leur profession, et comme monsieur est ici depuis deux jours...

GUY.

Vous me prenez pour un malfaiteur!

LE GARÇON.

Oh! monsieur! mais la police est très-sévère pour nous. Paris est si grand, et il y a tant d'étrangers à Paris!

* Le garçon, Guy.

GUY.

On ne s'en douterait pas ici.

LE GARÇON.

Le faubourg Saint-Germain échappe encore aux embellissements; mais il faudra qu'il y passe comme le reste. Ça gagne, ça gagne beaucoup du côté de la place Saint-Michel.

GUY.

On peut feuilleter ce registre et voir les noms des voyageurs qui se trouvent dans l'hôtel.

LE GARÇON.

Tant que vous voudrez, monsieur le vicomte.

GUY.

Pourquoi m'appelez-vous M. le vicomte?

LE GARÇON.

Parce que c'est le titre de monsieur le vicomte.

GUY.

Comment le savez-vous?

LE GARÇON.

On me l'a dit.

GUY.

Qui cela?

LE GARÇON.

Un monsieur qui est venu demander si M. le vicomte de Sableuse était arrivé avec sa fille et la gouvernante de sa fille.

GUY.

Comment était-il ce monsieur?

LE GARÇON.

C'était un monsieur comme tout le monde, avec des lunettes et une cravate blanche.

GUY.

Qu'est-ce qu'il voulait?

LE GARÇON.

C'est ce que je lui ai demandé : dites seulement mon nom et mon adresse : Avertin, 11, rue Chabanais. On saura ce que ça veut dire!

GUY.

Allez, mon ami, allez; et si ce monsieur ou tout autre vient à n'importe quelle heure, faites monter, et prévenez-moi.

LE GARÇON.

Oui, monsieur le vicomte.

GUY, se levant.

Encore cet homme! qu'est-ce que cela signifie?

SCÈNE II

RAOUL, GUY *.

GUY.

Ah! mon cher Raoul, avec quelle impatience je vous attendais!

RAOUL.

Tout va bien.

* Guy, Raoul.

GUY.

Vraiment!

(Ils s'asseyent à gauche.)

RAOUL.

Aussi bien que possible. Nous avons pris peur trop tôt, et vous auriez pu rester à Tours, avec M. le comte. Pas de nouvelles de lui?

GUY.

Non.

RAOUL.

Pas de nouvelles, bonnes nouvelles, puisqu'il était convenu qu'il n'enverrait de dépêches qu'en cas d'événement. Mademoiselle Camille?...

GUY.

Va bien.

RAOUL.

Tout est pour le mieux. Vous a-t-elle demandé la cause de ce brusque départ?

GUY.

Oui. J'avais envie de tout lui révéler, car il faudra en arriver tôt ou tard à une explication, ne fût-ce que pour en finir, dans son esprit et dans son cœur, avec cette mère poétique qu'elle se plait à rêver. En attendant, j'ai prétexté un procès.

RAOUL.

Et vous n'avez pas menti; le vent souffle de ce côté. Procédons par ordre. Le bonheur ayant voulu que je revinsse chez vous samedi, cinq minutes après le départ de la mère de Camille... Pardon. de mademoiselle Camille...

GUY.

Dites le nom comme il vous viendra ; il viendra toujours bien!

RAOUL.

Après deux mots d'explication avec vous, j'ai donc pu me mettre sur les traces de mademoiselle Paranquet. Mon cheval ayant de meilleures jambes que ceux de la voiture où elle était remontée avec son compagnon, M. Avertin, que je connais, entre parenthèses...

GUY.

Vous le conaissez ; qu'est-ce que c'est que cet homme? il est venu pour me parler !

RAOUL.

Bon, mais n'anticipons pas. Je les ai suivis jusqu'à Tours, à l'hôtel de la Boule-d'Or, où ils sont descendus. Elle a rejoint là un M. Cavagnol qui passe pour son mari ; car elle n'a donné que ce seul nom pour elle et pour lui.

GUY.

C'est bien cela... Il n'aura pas osé les accompagner jusque chez moi.

RAOUL.

Une heure après, ils sont partis tous trois pour Paris. J'ai pris le même train qu'eux. A la gare, ils se sont séparés de l'Avertin, et je les ai suivis de nouveau jusqu'à l'hôtel qu'ils habitent, rue Chateaubriand, 95.

GUY.

Cet hôtel est à eux?

RAOUL.

Oui, les renseignements pris, j'ai été trouver un avocat de mes amis qui est le plus honnête homme du

monde. Sans vous nommer, je lui ai exposé la situation dans les plus minutieux détails. Elle est tout ce qu'il y a de plus simple; vous devez avant tout recourir aux moyens que vous avez mis de côté jusqu'à ce jour. Tout ce qu'a pu faire mademoiselle Héloïse Paranquet, c'est de reconnaître sa fille, et de se constituer un droit personnel et absolu en face de l'incognito du père. A votre tour, reconnaissez l'enfant et le droit sera partagé.

GUY.

Et alors la mère ne pourra plus rien?

(Ils se lèvent.)

RAOUL.

Si; elle pourra attaquer la reconnaissance que vous aurez faite et prétendre que vous n'êtes pas le père; mais le président du tribunal qui, du reste, interprète aussi souvent l'esprit que la lettre de la loi, au grand avantage des honnêtes gens, maintiendra votre reconnaissance, et mademoiselle Héloïse sera déboutée de sa demande. Je me sers des propres expressions de mon ami.

GUY.

Mais du moment que ses droits sont limités, pourquoi ce retour inopiné? Cet Avertin qui la conseille doit en savoir aussi long que votre ami!

RAOUL.

Cet Avertin est, en effet, un gaillard très-retors... très-intéressé, cachant de plus, sous une bonhomie apparente, une vanité très-facile à blesser... La chicane en personne... qui connaît le code sur le bout de son doigt, et qui le retourne dans tous les sens au profit de son client, quel qu'il soit. Et vous dites qu'il est venu pour vous voir; ça ne m'étonne pas! il a déjà reconnu que mademoiselle Paranquet n'était que momentané-

ment dans son droit, et après avoir reçu d'elle, il comptait probablement passer de votre côté et vous tendre l'autre main.

GUY.

Que faut-il maintenant pour opérer cette reconnaissance? Deux témoins, d'abord, n'est-ce pas?

RAOUL.

Oui.

GUY.

Je compte sur vous pour me trouver ces deux témoins honorables.

RAOUL.

A l'instant même. Un des deux sera cet avocat que j'ai déjà consulté. Nous ne mettrons pas ainsi une personne de plus dans la confidence, et c'est lui qui vous représentera dans toute cette affaire.

GUY.

Parfaitement! Oh! mon ami, les amours de la jeunesse, ce qu'ils coûtent plus tard!

RAOUL, gaîment.

Un peu de patience, tout s'arrangera.

GUY.

Vous paraissez non-seulement confiant, mais joyeux.

RAOUL.

Moi! je ne me sens pas d'aise en pensant que je vous suis utile, à vous et à Camille; et puis je suis jeune, j'aime la lutte. C'est de mon âge, et surtout la lutte contre le mal et l'injustice. — Enfin, je n'aurai pas seulement aimé ma femme, je l'aurai conquise; c'est quelque chose!

GUY.

Vous êtes mon fils bien-aimé.

RAOUL.

A bientôt.

(Camille entre de la droite.)

GUY.

Voici Camille. Elle a deviné que vous étiez là *.

RAOUL.

Mademoiselle, c'est la première fois que je me sauve en vous voyant paraître : mais c'est pour notre bonheur à tous.

(Il sort.)

SCÈNE III

GUY, CAMILLE *

CAMILLE.

Comme il parait heureux !

GUY.

Il sait que tu l'aimes.

CAMILLE.

Alors nous sommes ici... .

* Guy, Raoul, Camille.
* Camille, Guy.

GUY.

Pour un procès qui tourne à bien et dont Raoul m'apportait des nouvelles, et pour les dernières mesures à prendre en vue de ton mariage.

CAMILLE.

Voilà tout?

GUY.

Voilà tout!

CAMILLE.

Pourquoi me cachez-vous la vérité?

GUY.

Quelle vérité?

CAMILLE.

Une vérité que je ne sais pas, mais que je sens. Votre agitation, depuis deux jours, est visible; les précautions que vous prenez autour de moi; les recommandations que vous m'avez faites de ne pas sortir avec mademoiselle Duverney, de ne pas me montrer même, et de me tenir toujours dans la chambre contiguë à la vôtre, tout cela n'est pas naturel, — et il n'en faut pas tant pour un procès et pour un mariage.

GUY.

Si j'avais des secrets pour toi, Camille, je ne ferais que t'imiter, car tu en as pour moi, toi!

CAMILLE.

Lesquels?

GUY.

Les lettres que tu reçois, que tu lis la nuit, et que tu brûles ensuite.

CAMILLE.

Raoul vous a dit.

GUY.

Ce n'est pas lui qui m'a instruit le premier, c'est mademoiselle Duverney. Je ne t'ai pas interrogée, moi : ce qui prouve que j'ai en toi plus de confiance que tu n'en as en ton père.

CAMILLE.

Je vais tout vous dire.

GUY.

Inutile; je sais d'où te venait cette lettre, et le moment des explications est arrivé, mon enfant adorée. Écoute-moi! (Ils s'asseyent à droite, Camille sur un pouf.) Il y a un malheur dans ta vie, il y a une faute dans la mienne. Il faudra, sur certains points, que tu me croies sur parole ou que tu devines, car je ne pourrais pas tout t'expliquer. Tu ne doutes pas de ma tendresse pour toi?

CAMILLE.

Oh! mon père!

GUY.

Tu es bien sûre que, quoi que j'aie fait, je l'ai fait en vue de ton bonheur?

CAMILLE.

Certes.

GUY.

Sache donc tout, alors. Tu n'as pas de mère.

CAMILLE.

Quelle est donc cette femme qui m'a écrit qu'elle était la mienne?

GUY.

Donner la vie ne constitue pas la maternité telle que Dieu l'a voulue. C'est lui désobéir que supprimer à ses enfants les soins et la tendresse dont ils ont besoin. Délaisser ses enfants dès leur naissance, c'est méconnaître la première et la plus sainte des lois de nature; une mère qui n'obéit pas à cette loi n'est pas une mère; elle n'est pas une femme: elle n'est rien, elle est morte. Voilà pourquoi, chère petite, je te dis que ta mère est morte, bien qu'elle vive encore et vienne invoquer aujourd'hui, dans je ne sais quel méchant intérêt, ce titre dont elle n'avait pas souci quand il l'astreignait à des devoirs.

CAMILLE.

Pourquoi l'avais-tu épousée, puisqu'elle n'avait pas de cœur?

GUY.

Elle n'était pas ma femme!

CAMILLE, avec un véritable étonnement d'enfant.

Et tu es mon père, cependant... et elle est ma mère... Je ne comprends pas!

GUY.

Mon cher ange... pardonne-moi tout ce que je suis forcé de te dire aujourd'hui: c'est la punition du mal que j'ai fait, et je souffre plus que toi de cette confidence, car j'en rougis. A cette heure, je t'explique ma conduite, pour qu'il ne te reste pas d'arrière-pensée. — Cependant, malgré son indifférence pour toi, j'avais la ferme intention d'épouser ta mère et de la ramener par ce sacrifice très-grand au sentiment maternel, qui pouvait se révéler plus tard; mais elle était, d'autre part, indigne de toi et de moi, et j'ai dû te séparer d'elle à tout jamais!

CAMILLE, se levant.

Indigne! Elle avait donc commis une faute?...

GUY, se levant.

Irréparable!

CAMILLE, à voix basse.

Déshonorante?

GUY.

Déshonorante!

CAMILLE, plus bas encore.

Elle avait... volé?

GUY, à part.

Chère enfant!

CAMILLE.

Qui l'a vu? qui l'a dit?... Non, non, c'est impossible! Je ne peux pas, je ne dois pas le croire!... C'est donc pour cela qu'aux Tuileries cette femme ne voulait pas que sa fille jouât avec moi! (Portant son mouchoir à ses yeux.) Oh! mon bon père, que c'est vilain, la vie!

(Elle se jette dans les bras de Guy.)

GUY.

Pauvre enfant! Maintenant, ta mère, à qui la loi reconnait des droits, parce qu'elle est ta mère, en somme; maintenant que tu es élevée, que tu ne lui as coûté ni soins, ni affection, ni exemples; maintenant que tu es une belle et brave fille; maintenant que tu as le droit d'être heureuse, ta mère apparaît tout à coup et veut nous séparer!

CAMILLE.

Jamais!

GUY.

C'est pour cela que nous sommes partis brusquement; c'est pour cela que je te surveille; c'est pour cela que je tremble, parce qu'elle est capable de tout, et que tu es tout ce que j'aime au monde!

CAMILLE.

Rien ne nous séparera, mon père, soyez tranquille! Il y a dans votre récit des choses que je ne m'explique pas; mais ce dont je suis certaine, c'est que vous m'aimez, et que vous ne pouvez pas plus mentir à présent que vous ne l'avez fait jusqu'à présent *. Vous avez eu raison de m'avertir! Cette pensée de ma mère m'agitait sans cesse, et la curiosité, si l'on peut donner ce nom au sentiment filial qui cherche sur qui se répandre, la curiosité m'eût peut-être fait commettre quelque imprudence! Nous ne parlerons plus jamais de cela, puisqu'il n'y a dans ce sujet que peines et douleurs! Quelqu'un! (Le comte paraît au fond.) Mon grand père! Ah! vous arrivez bien, grand-papa, j'avais besoin de vous embrasser

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE COMTE **.

GUY, à son père, pendant que Camille l'embrasse.

Elle sait tout!

LE COMTE.

Non, ni toi non plus.

* Guy, Héloïse.
** Guy, le comte, Camille.

GUY.

Qu'y a-t-il encore?

LE COMTE.

Rentre dans ta chambre, Camille; habille-toi et tiens-toi prête à partir.

CAMILLE.

Qu'arrive-t-il, mon Dieu?

LE COMTE *.

Rien de sérieux; mais une nouvelle précaution à prendre. On t'expliquera cela comme le reste, mon enfant... Va, enferme-toi, et ne réponds pas avant de nous avoir entendus t'appeler, ton père ou moi... Sois calme jusque-là.

CAMILLE.

Je le serai, grand-père.

(Elle sort par la droite.)

SCÈNE V

GUY, LE COMTE **.

GUY.

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

LE COMTE.

Cela veut dire que nous n'avons pas une minute à perdre, et qu'il faut emmener Camille.

* Le comte, Guy, Camille.
** Le comte, Guy.

GUY.

Où?

LE COMTE.

N'importe où... mais en un lieu sûr et impénétrable.

GUY.

Parce que?

LE COMTE.

Parce qu'on va venir la chercher!

GUY.

Qui?

LE COMTE.

Le procureur impérial, le commissaire, les gendarmes, que sais-je, moi?... Ce qu'on appelle la force armée!

GUY.

En vertu de quoi?

LE COMTE.

En vertu d'un jugement de référé rendu contre nous, détenteurs illégaux d'une fille mineure.

GUY.

On ne nous a pas signifié ce jugement!

LE COMTE.

On te l'a signifié ici, dans cet hôtel.

GUY.

On ne me l'a pas remis.

LE COMTE.

Le voici. Il est depuis deux jours chez le concierge.

GUY.

Pourquoi ne me l'a-t-on pas remis?

LE COMTE.

Parce que tu n'avais pas donné ton nom! Tu voulais le cacher. Le porteur avait jeté ce papier sur la table, en l'absence du concierge Une ruse de M. Avertin pour que nous ne puissions nous défendre! Nous avons fait suivre nos ennemis, ils en ont fait autant, et comme ils sont plus habitués que nous aux manœuvres frauduleuses, ils nous tiennent!

GUY.

Bref!...

LE COMTE.

Bref, nous sommes condamnés à remettre Marie-Étiennette de Cavagnol aux mains de ses parents qui la réclament et qui, après cette sommation, auront le droit de requérir, en tous lieux de France et des colonies, la force armée pour le maintien de leur droit. Ce dernier papier, ils l'ont signifié à la campagne et à Paris. Voilà pourquoi je suis parti immédiatement, pensant que tu pouvais ignorer tout cela, et tremblant d'arriver trop tard, car la journée ne se passera certainement pas sans qu'ils agissent!

GUY.

Mais Marie-Étiennette de Cavagnol... qu'est-ce que cela veut dire?

LE COMTE.

Cela veut dire que le misérable chevalier de Cavagnol a épousé, il y a quelques jours, Héloïse Paranquet; que, par leur mariage, ils ont légitimé Marie-Étiennette, née de père et mère inconnus, et qu'elle est bien et dûment leur fille; que nous n'avons aucuns droits sur

elle, et que, comme ils sont couverts de dettes, malgré leur luxe apparent, ils vont venir la chercher dans je ne sais quelle mauvaise pensée, et... (Voyant la porte du fond qui s'ouvre et donne passage à un homme vêtu de noir.) et les voici!

GUY.

Je tuerai ma fille, plutôt que de la leur livrer.

LE COMTE.

Mots inutiles! on ne tue pas ses enfants!

SCÈNE VI

LES MÊMES, UN HOMME DE LOI, HÉLOISE, CAVAGNOL, AVERTIN, puis CAMILLE *.

(Avertin entre, salue, puis montre le canapé à Héloïse qui s'y assied; la porte reste ouverte, deux agents sont en dehors.)

L'HOMME DE LOI.

M. le vicomte de Sableuse!

GUY.

C'est moi!

L'HOMME DE LOI.

Au nom de la loi, monsieur, et en vertu d'un acte de mariage entre M. Sigismond de Cavagnol et mademoiselle Héloïse Paranquet, par lequel ils ont reconnu et légitimé leur fille, Marie-Étiennette, née de père et mère inconnus et retenue arbitrairement par vous, sous le nom de Camille de Sableuse, je viens vous sommer

* Cavagnol, Héloïse, Avertin, l'Homme de loi, Guy, le Comte.

de remettre à l'instant même cette jeune fille entre nos mains, et vous y contraindre, en cas de refus, par toutes les voies de droit!

GUY.

Vous savez, monsieur, que cet homme et cette femme sont deux misérables imposteurs et que l'enfant dont vous parlez est ma fille, qu'ils veulent me voler! (Marchant vers Cavagnol.) S'il te reste un peu de cœur, misérable, ose donc soutenir que tu es le père de cette enfant.

CAVAGNOL, à l'Homme de loi.

Veuillez faire votre devoir, monsieur, je ne connais pas cet homme!

GUY.

Tu ne me connais pas!

(Il s'avance.)

L'HOMME DE LOI, étendant la main.

Pas de violences, monsieur, elles seraient inutiles! Avez-vous quelque papier qui prouve que cette enfant est la vôtre, et qui vous constitue des droits sur elle? Un acte public ou privé, acte de reconnaissance ou de légitimation?

GUY *.

Non! mais il est de notoriété que cette enfant est mon enfant. Voilà dix-sept ans que nous ne la quittons pas, mon père et moi, nous sommes tous deux d'honnêtes gens... Officiers de l'armée... blessés... décorés... que vous dirai-je? Nous n'avons jamais menti... Qu'on appelle des témoins, qu'on interroge; qu'on fouille dans toute notre vie. Nous sommes les victimes de la plus

* Cavagnol, Héloïse, l'Homme de loi, Avertin, Guy, le Comte.

odieuse machination. Mais tenez, monsieur, demandez à cette mère, si ce que je dis est vrai... Qu'elle ose le nier!

L'HOMME DE LOI.

Vous reconnaissez que madame est la mère de la jeune fille?

GUY.

Hélas!

L'HOMME DE LOI.

Je ne suis que l'instrument, instrument impassible, de la loi. Il faut que je remplisse mes devoirs, monsieur, quels que soient mes sentiments personnels, veuillez nous livrer mademoiselle Marie-Étiennette!

(Il parle bas à Avertin.)

GUY *.

Mais dites donc la vérité, madame, avouez donc que vous avez trompé la loi, que vous la faites servir à une iniquité!... Trouvez donc un mot, une larme, un cri qui prouve que vous avez dans le cœur un sentiment humain! Tenez! tenez! je suis à vos genoux... Je pleure, que voulez-vous de plus?... Demandez-moi ma fortune, ma vie, mon sang; mais ne me demandez pas ma fille!... Il y a peut-être un moyen de tout réparer; Voyons! un bon mouvement... Tenez! un mot... un seul... et monsieur .. monsieur, qui est père peut-être... (Héloïse se lève.) qui a des enfants, et qui sait comment on parle quand on en a et qu'on les aime... Monsieur, tout en faisant son devoir, accordera un délai, un sursis... (Héloïse reste muette et immobile.) Mais au nom du ciel, parlez donc!

CAVAGNOL, au fond, à l'Homme de loi.

Finissons-en, monsieur, je vous prie!

* Cavagnol, Héloïse, Guy, l'Homme de loi, Avertin, le Comte.

GUY, courant à la porte derrière laquelle est cachée Camille.

Alors, je ne céderai qu'à la force! Arrachez-moi de là!...

CAMILLE, ouvrant la porte *.

C'est inutile! me voici... Je ne sais rien de la loi; mais elle ne peut autoriser un crime... Je ne connais pas ma mère, mais une mère ne peut vouloir le malheur de sa fille! (A Héloïse qui la regarde sans pouvoir définir le sentiment qui l'agite.) Vous êtes ma mère, madame?

HÉLOÏSE.

Oui, mademoiselle.

CAMILLE.

Alors pourquoi m'appelez-vous mademoiselle? il faut m'appeler votre fille.

L'HOMME DE LOI.

Vous êtes bien la personne qui a porté, jusqu'à ce jour, le nom de Camille de Sableuse.

CAMILLE.

Oui, monsieur.

L'HOMME DE LOI.

Nous venons vous chercher au nom de la loi, et vous sommer de suivre madame et monsieur, qui sont, légalement, vos père et mère!

CAMILLE, montrant Guy.

Mon père!... le voici! mon grand-père, le voilà! ma mère, c'est peut-être madame! je n'en sais rien. C'est possible! Quant à monsieur, je ne le connais pas, et je ne le connaîtrai jamais!

* Héloïse, Cavagnol, Avertin, l'Homme de loi, Guy, Camille, le Comte.

L'HOMME DE LOI.

Veuillez nous suivre, mademoiselle!

CAMILLE.

Je suis prête, monsieur.

GUY.

Jamais!

CAMILLE, l'embrassant.

Du courage, mon père! la loi ne peut pas vouloir une injustice. La vérité se découvrira! Embrassez-moi! (Au comte.) Et vous aussi, grand-père! J'aurais voulu que Raoul fût là, mais il est absent pour s'occuper de moi, je le sais... Peut-être allons-nous être séparés pour longtemps... pour toujours... Dites-lui que je l'aimais bien, et que je ne l'oublierai pas. Allons, du courage!

RAOUL, qui a paru pendant les dernières paroles de Camille, se plaçant entre Guy et l'homme de loi.

M. le vicomte met opposition au jugement.

AVERTIN.

On ne peut mettre opposition à un jugement rendu sur référé; on ne peut qu'interjeter appel.

CAVAGNOL, durement.

Qui vous demande cela? De quoi vous mêlez-vous?... (Entre ses dents.) Bavard!

AVERTIN.

Plaît-il?... Que dit monsieur?

CAVAGNOL, même ton.

Je dis qu'il vaudrait mieux se taire que parler mal à propos!

AVERTIN.

Oh! oh! trop tôt pour être ingrat, monsieur le chevalier! (A Guy, en allant à lui.) Interjetez appel, monsieur le vicomte.

GUY, à l'homme de loi.

Est-ce mon droit, monsieur?

AVERTIN *.

C'est votre droit, c'est moi qui vous le dis. Article 809 du code de procédure civile. L'appel sera jugé sommairement. (A l'homme de loi.) Donnez-moi la minute du jugement, monsieur. (A Guy.) M. le vicomte, signez votre appel là-dessus. (Haut, s'asseyant sur le pouf.) Et nous demandons que le président nous permette d'assigner aujourd'hui même, à son hôtel, à cinq heures du soir, le cas requérant célérité, comme il est prévu par l'article 806... nous réservant de faire valoir nos droits. (Guy signe. Étonnement général. A Guy, pendant qu'il signe.) Pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir? nous aurions évité tout cela! (Se levant.) Ils sont bien en règle, mais ce sont de fiers gueux!

L'HOMME DE LOI, à Guy **.

M. le vicomte, jusqu'à ce soir, nous vous nommons gardien de mademoiselle Camille de Sableuse, à la charge par vous de la représenter à notre première requête, et de laisser M. et madame de Cavagnol conférer avec elle, s'ils le jugent convenable.

GUY.

Vous avez ma parole, monsieur; mademoiselle ne

* Héloïse, Cavagnol, l'homme de loi, Avertin, Raoul, Guy, Camille, le comte.

** Héloïse, Cavagnol, Avertin, l'homme de loi, Guy, Raoul, Camille, le comte.

sortira pas d'ici, et monsieur et madame pourront l'y voir!

HÉLOÏSE, sortant.

Ma fille, je ne la croyais pas ainsi!

CAVAGNOL, sortant, à Avertin.

A ce soir, alors, à cinq heures.

AVERTIN, resté seul avec Guy, Raoul, le comte et Camille, à Cavagnol qui sort.

A ce soir, cinq heures... tous nos droits réservés *! (Redescendant.) Nous avons quatre heures devant nous; mais je veux que le diable m'emporte si je sais comment nous allons sortir de là!

* Avertin, Raoul, Guy, Camille, le comte.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

MÊME DÉCOR

SCÈNE PREMIÈRE

AVERTIN, GUY, RAOUL *.

(Ils sont assis à gauche.)

AVERTIN.

Pendant que M. le comte est chez le ministre de la justice...

GUY.

Croyez-vous que le ministre puisse quelque chose à notre situation?

AVERTIN.

Évidemment, il peut intervenir pour qu'on nomme à la jeune fille un curateur qui soit vous, par exemple, et que, jusqu'à sa majorité, elle soit mise dans un couvent. A sa majorité, elle ira où elle voudra, et tout sera dit.

* Guy, Raoul, Avertin.

GUY, se levant.

Elle n'en portera pas moins le nom d'un misérable.

AVERTIN, se levant, ainsi que Raoul *.

Ah! dame! le mariage est consommé, enregistré, béni; personne n'y peut plus rien. Allons au plus pressé; courez de ce pas chez M. Moulinot, avoué, rue Basse-du-Rempart, 57... c'est le plus honnête homme du palais; ne lui parlez pas de moi, nous ne sommes pas bien ensemble; constituez-le pour votre appel de ce soir.

GUY.

Quelles sont nos conclusions?

AVERTIN.

Que la partie adverse ait à prouver par pièces authentiques que mademoiselle de Sableuse est bien la même que cette Marie-Étiennette qu'ils réclament. Où sont les preuves? Ils n'en ont pas!...

GUY.

C'est la vérité, cependant!

AVERTIN.

Ah! si nous disons la vérité tout de suite!.. il est inutile de plaider.

GUY.

Nous serons bien forcés de la dire. Madame Cavagnol doit avoir mes lettres, dans lesquelles je lui parle souvent de Marie-Étiennette. J'ai, de mon côté, celles dudit Cavagnol, qui m'informe de la naissance, de la déclaration et du baptême. Et, en face de toutes ces preuves, la loi ne pourra pas casser ce mariage?

* Raoul, Avertin, Guy.

AVERTIN.

Non, mille fois non! Ne discutez pas là-dessus, rien ne peut casser un mariage, excepté certains cas qui ne sont pas le nôtre ; mais la loi, qui ne se déjuge jamais, se retourne quelquefois et met d'autres moyens à votre disposition ; plus tard, vous pourrez adopter votre fille et lui donner votre nom !

RAOUL.

Il faudra toujours le consentement du chevalier de Cavagnol et de sa femme... Oh !...

AVERTIN.

Comme à cette époque ils seront aux galères tous les deux, vous vous en passerez ; pour le moment, qu'est-ce que vous voulez ?

RAOUL.

Que mademoiselle Camille ne nous soit pas enlevée, ou que, si elle nous est enlevée, elle n'aille pas chez ce père de contrebande et cette mère hors nature.

AVERTIN.

Alors, faites ce que je vous dis... chez Moulinot... et l'appel !... l'appel... et ne parlez pas de moi !...

(Guy serre la main de Raoul et sort.)

SCÈNE II

RAOUL, AVERTIN.

AVERTIN.

Quant à vous, monsieur Raoul, qui ne demandez qu'une chose, épouser au plus vite votre fiancée, vous

savez sans doute où en sont réduits ces Cavagnol? à ne plus compter que sur l'avenir de leur fille. La jeunesse et l'innocence, c'est un capital pour eux.

RAOUL.

Est-il possible qu'il y ait de pareilles gens?

AVERTIN.

A quoi serviraient les tribunaux s'il n'y avait que des gens honnêtes? Et vous voyez qu'ils n'atteignent pas tous les coquins.

RAOUL.

Mais alors, s'ils en sont à cette extrémité, pourquoi n'acceptent-ils pas l'argent que le vicomte leur propose?

AVERTIN.

Parce que les offres du comte et du vicomte ne les tireraient pas d'affaire. Ils doivent plus de cinq cent mille francs. A Paris on n'achète pas quatre pains à crédit quand on meurt de faim, mais on peut faire un demi-million de dettes avec de l'aplomb, une voiture et un titre... même faux! Voilà donc la situation des Cavagnol, une réputation déplorable et ne payant plus personne. Entre nous, c'est ce qui vous explique mon quart de conversion vers les messieurs de Sableuse... Question de moralité, et d'honoraires.

RAOUL.

Il y a un moyen.

AVERTIN.

Qui est?

RAOUL.

De se substituer à deux ou trois de leurs créanciers et de les faire arrêter.

AVERTIN.

Les autres viendront à la rescousse; on traînera les Cavagnol en police correctionnelle, et vous épouserez la fille de deux escrocs.

RAOUL.

C'est juste.

(Camille entre de la droite.)

SCÈNE III

CAMILLE, RAOUL, AVERTIN *.

CAMILLE.

Puis-je me promener ici, monsieur?

AVERTIN.

Oui, mademoiselle, et dans toutes les autres chambres!

CAMILLE.

C'est que je commence à ne plus respirer dans la mienne. Puis-je aller sur le carré?

AVERTIN.

Hé! hé! c'est beaucoup. Avez-vous besoin de moi?

CAMILLE.

Non, monsieur.

* Avertin, Camille, Raoul.

AVERTIN.

Alors je vais travailler dans la salle à manger. S'il survient un incident nouveau, je suis à vos ordres.

(Il salue et sort par la gauche.)

SCÈNE IV

RAOUL, CAMILLE *.

CAMILLE, lui tendant la main.

Eh bien! me voilà prisonnière comme un malfaiteur.

RAOUL.

Hélas!

CAMILLE.

Et je n'ai rien fait de mal. C'est drôle, n'est-il pas vrai?

RAOUL.

C'est triste!

CAMILLE.

Et le moins qui puisse m'arriver, d'après ce qu'on m'a dit, c'est d'être enfermée dans un couvent jusqu'à ma majorité.

RAOUL.

En effet, c'est le moins!

* Camille, Raoul.

CAMILLE.

Voilà ce que c'est que la vie, je ne m'en doutais guère, Raoul...

RAOUL.

Camille!

CAMILLE.

Je vous rends votre parole, mon ami.

RAOUL.

Ma parole!

CAMILLE.

Oui, mon ami, on épouse, quand on est Raoul d'Yves, la fille du vicomte de Sableuse, ou même la fille du plus humble artisan; mais on n'épouse pas une fille sans nom, que sa mère vient chercher ainsi...

RAOUL, vivement.

Vous me faites beaucoup de peine, Camille; je vous aime plus que jamais, et ce n'est pas quand vous avez besoin de tous ceux qui vous aiment, que je vous abandonnerai. Il vous est permis déjà de douter de bien des choses; mais non de moi.

CAMILLE.

Alors, je puis tout vous dire : non-seulement je ne suis pas triste, mais je suis presque heureuse de ce qui arrive.

RAOUL.

Comment ça?

CAMILLE.

Vous allez me comprendre, vous qui êtes un bon fils; je suis heureuse de cet événement qui me fait enfin connaître ma mère! Je ne m'explique pas de quelle

étrange discussion je suis l'objet; plus je me creuse la tête là-dessus, moins je comprends. Tout céla confond ma raison! Mais dans tout cela il y a la connaissance que j'ai faite de cette mère dont, depuis plusieurs années, l'absence était toute ma préoccupation, tout mon chagrin.

RAOUL.

Mieux eût valu que vous fussiez toujours restée dans cette ignorance!

CAMILLE.

Ne dites pas cela. Toute ma vie j'aurais souffert de cette séparation, et si elle était morte sans que je l'eusse connue, je ne m'en serais pas consolée Quelque chose de moi a toujours couru au-devant d'elle quand je ne la connaissais pas, et maintenant que je l'ai vue, j'ai envie de la revoir. Elle m'a appelée, mademoiselle! quand elle aurait dû m'appeler son enfant; elle emploie de mauvais moyens; elle a commis des fautes, elle fait de la peine à ceux que j'aime, elle me veut du mal, dit-on; tout ce que vous voudrez, Raoul, c'est ma mère.

RAOUL

Quel cœur vous avez, Camille!

CAMILLE.

Vous allez voir si ce cœur se trompe. A cette heure, cette méchante femme n'a qu'une idée, je le sens, j'en suis certaine, c'est de me revoir seule et de me serrer dans ses bras!

RAOUL.

Dieu le veuille!

CAMILLE.

Le contraire est impossible, n'essayez pas de me le

persuader, ça ne peut pas être vrai! Tenez! quelqu'un s'approche de cette porte!... On frappe... c'est elle! Entrez.

(Héloïse paraît.)

SCÈNE V

LES MÊMES, HÉLOISE.

CAMILLE.

Laissez-nous, Raoul, ma mère veut me parler. Allez, mon ami, allez.

(Raoul sort par la gauche.)

SCÈNE VI

CAMILLE, HÉLOISE.

HÉLOÏSE.

C'est M. Raoul d'Yves, qui était avec vous?

CAMILLE.

Oui, ma mère.

HÉLOÏSE.

Je croyais que seuls, M. le comte, M. le vicomte, M. de Cavagnol et moi, avions le droit de venir vous voir, jusqu'à nouvel ordre.

CAMILLE.

Je puis recevoir qui je veux, pourvu que je ne sorte pas.

HÉLOÏSE, s'asseyant.

C'est dans une heure que le jugement sera rendu...

CAMILLE.

Je l'espère.

HÉLOÏSE.

Pourquoi cette espérance?

CAMILLE.

Parce que je voudrais savoir à quoi m'en tenir sur mon sort.

HÉLOÏSE.

C'est justement de votre sort probable, certain, même, car l'appel de M. le vicomte sera rejeté, M. de Cavagnol et moi sommes en règle, c'est de votre sort que je venais vous entretenir.

CAMILLE.

Je vous écoute, madame.

HÉLOÏSE.

C'est la première fois, depuis dix-sept ans, que je puis vous voir, Camille... Les personnes qui vous ont enlevée à moi peu de temps après votre naissance, et qui vous ont élevée dans la haine et le mépris de votre mère...

CAMILLE.

Vous vous trompez, madame; ces personnes, mon père et mon grand-père...

HÉLOÏSE.

Ne leur donnez plus ce nom...

CAMILLE.

Je ne le leur donnerais plus par habitude, que je le leur donnerais toujours par affection et par reconnaissance. N'essayez donc pas de me les faire appeler autrement, quoi qu'il arrive. Je vous disais donc... que mon grand-père et mon père ne me parlaient jamais mal de vous... On vous disait morte... mais je ne le croyais pas!...

HÉLOÏSE.

Pourquoi ne le croyiez-vous pas?

CAMILLE.

Je ne sais quel pressentiment me disait que vous étiez vivante, et que je vous reverrais un jour.. Aussi quand j'ai recu votre lettre ai-je été plus...

HÉLOÏSE.

Plus?

CAMILLE.

Plus émue qu'étonnée.

HÉLOÏSE.

Qu'avez-vous fait alors?

CAMILLE.

J'ai lu et relu ce billet pour bien m'en graver les expressions dans l'esprit, et comme vous me recommandiez de n'en parler à personne et de le détruire, je l'ai brûlé. Seulement mon secret m'est échappé devant M. Raoul d'Yves. Il en a parlé à mon père qui, alors, s'est expliqué avec moi et m'a dit la vérité.

HÉLOÏSE.

En ajoutant que j'étais une personne méprisable?... (Elle se lève) Vous voyez que votre mère ne pouvait vous laisser dans une maison où l'on vous apprenait à la mé-

priser et à la haïr. Mais chacun son tour. (Camille ne dit plus rien. Elle laisse tomber sa tête sur sa poitrine avec une sorte de découragement.) On vous a enlevée à moi quand vous aviez un an; votre père m'a lâchement abandonnée.

CAMILLE.

Mon père? Vous avouez donc que le vicomte est mon père?

HÉLOÏSE.

Oui, c'est votre père; mais il n'a pas osé l'être publiquement. Il avait peur de compromettre son nom; il ne voulait pas le donner à celle qu'il avait séduite... et qu'il abandonnait sans ressources, sur un soupçon que rien ne motivait, car il n'était pas vrai que je fusse la...

CAMILLE.

Que vous fussiez la?...

HÉLOÏSE.

Que je fusse coupable.

CAMILLE.

De quoi?

HÉLOÏSE.

De ce dont il m'accusait.

CAMILLE.

De quoi vous accusait-il?

HÉLOÏSE.

Que vous importe?

CAMILLE.

Alors pourquoi me parlez-vous de tout cela, madame? Quels sont ces mots que je ne connais pas : séduite, coupable?... Si vous étiez innocente, il fallait vous discul-

per; si vous étiez coupable, il fallait vous repentir. Mon père est bon, il est juste, il vous aimait; j'eusse été le lien entre vous deux, et nous n'en serions pas aujourd'hui où nous en sommes. Pourquoi voulez-vous maintenant que je porte le nom d'un étranger, et que je vive avec lui, quand vous reconnaissez devant moi qu'un autre est mon père? Pourquoi apportez-vous ce chagrin... ces larmes... qui ne vont pas avec le doux nom de mère? Pourquoi trompez-vous la justice? Pourquoi ces ruses, ces menaces, ces vengeances, quand il était si simple de venir à moi et de me dire : Camille, c'est moi qui suis ta mère; nous avons été séparées jusqu'à présent, mais je reviens, je veux te voir, je t'aime? Est-ce que je vous aurais demandé ce que vous aviez fait? Est-ce que je suis votre juge, moi? Est-ce que j'ai le droit de condamner ou d'absoudre? Une mère et une fille se retrouvent, elles n'ont pas besoin de se dire un seul mot, elles n'ont qu'à se regarder, elles se jettent dans les bras l'une de l'autre, elles pleurent et tout est expliqué.

HÉLOÏSE, cédant à son émotion.

Mon enfant!

CAMILLE.

Maman!... Tu vois comme c'est simple; il n'y a plus besoin de tribunaux, de procès, de... comment appellent-ils cela?... de référés, d'appels, que sais-je?... On s'est embrassé... on est d'accord... tout est terminé... Adieu, messieurs les juges, on n'a plus besoin de vous.

HÉLOÏSE, la prenant dans ses bras avec une sorte de fureur et fondant en larmes.

Mon enfant!... mon enfant!... mon enfant, donne-moi tes mains... non, pas tes mains... tes petits pieds, que je les baise... (Elle la fait asseoir et s'agenouille.) Je ne suis pas digne de toucher ton visage! Je vais partir, je

vais me sauver; tu ne me verras plus. Ton père avait raison; si tu savais ce que j'ai fait? Comment n'ai-je pas pensé à venir à toi! Tu as raison, c'eût été si simple... (Elles se lèvent.) Je te dirai où je serai, tu m'écriras de temps en temps!...

CAMILLE.

Maman!...

HÉLOÏSE.

Quelle voix tu as! Comme tu parles bien! Je sentais, en t'écoutant, tout ce qu'il y avait de mauvais en moi qui tombait, et tout cela avec quelques paroles. Que Dieu est bon de faire de pareilles choses! Adieu! Embrasse-moi! Mais vois donc comme je t'aime! Qui aurait jamais dit cela?

CAMILLE.

Vous allez rester, au contraire; pourquoi nous quitter?

HÉLOÏSE, s'asseyant.

Parce que personne ne doit me connaitre; parce que je te déshonorerais si l'on savait que je suis ta mère! Ah! si je t'avais connue! si j'avais su ce que tu étais!. . mais le désordre, les mauvais exemples, l'entraînement, tu ne sais pas ce que c'est, mon pauvre cher ange; il ne faut pas que tu sois initiée à tout cela... Comment faire?... (Elle se lève.) Écoute, j'ai fait une infamie en voulant te prendre à ton père, en voulant te donner le nom de mon mari, en voulant te séparer de M. Raoul, qui t'aime, et qui a bien raison de t'aimer; en voulant tout cela... il ne faut pas me le pardonner, ou bien tard, quand tu seras sûre de mon repentir. En attendant, il faut te sauver. Il doit y avoir un moyen, on en trouvera un. Où est M. Avertin? Envoie-le chercher!

CAMILLE.

Il est là.

HÉLOÏSE.

Appelle-le. Envoie aussi chercher ton père et le comte tout de suite. Écris-leur un mot, il n'y a pas de temps à perdre.

(Camille va ouvrir la porte de la pièce où est Avertin.)

SCÈNE VII

AVERTIN, HÉLOISE, CAMILLE. puis RAOUL.

HÉLOÏSE, à Avertin qui est entré pendant que Camille écrit.

Monsieur, il faut défaire tout ce que nous avons fait.

AVERTIN.

C'est impossible, madame!

HÉLOÏSE.

J'ai menti... je veux le dire, c'est mon droit.

AVERTIN.

C'est autre chose, nous pouvons nous inscrire en faux contre vous.

HÉLOÏSE.

C'est cela.

AVERTIN.

Faux en écriture publique.

HÉLOÏSE.

Je reconnaitrai que vous avez raison.

AVERTIN.

Ceci est bon : mais ce sera la prison, pis encore, peut-être. La loi ne plaisante pas en cette matière.

HÉLOÏSE.

Soit! tout, pour que ma fille soit sauvée.

CAMILLE.

Ma mère!

HÉLOÏSE.

Et pour qu'elle m'appelle encore une fois sa mère avec cette voix-là.

AVERTIN.

Alors, il faut vous rendre à l'appel et faire votre déclaration.

HÉLOÏSE.

J'y vais.

AVERTIN.

Mais, monsieur de Cavagnol?

HÉLOÏSE.

Il faudra bien qu'il dise comme moi!

AVERTIN.

Mais on l'arrêtera!

HÉLOÏSE.

Tant pis, c'est lui qui m'a perdue. Il y a dix-sept ans que je subis sa domination ; c'est assez d'une victime.

AVERTIN.

N'importe, il nous embarrassera; il vaudrait mieux qu'il partit, sa fuite serait un aveu.

HÉLOÏSE.

Il partira.

(Pendant toute cette dernière partie de la scène, Héloïse tient sa fille sous son bras ; elle appuie la tête de Camille sur son épaule et l'embrasse.)

AVERTIN.

Que deviendra-t-il ?

HÉLOÏSE.

Il prendra du service à l'étranger, comme il a déjà fait.

AVERTIN.

Il a pris du service à l'étranger ?

HÉLOÏSE.

Oui.

AVERTIN.

Où ?

HÉLOÏSE.

Dans l'armée russe !

AVERTIN.

A l'époque de la guerre de Crimée ?

HÉLOÏSE.

Oui ; cela ne fait rien à la cause.

AVERTIN.

Pardon... pardon... A-t-il pris ce service avec l'autorisation du gouvernement français ?

HÉLOÏSE.

Non !

AVERTIN.

Et le ministre de la guerre ne l'a jamais su?

HÉLOÏSE.

Jamais.

AVERTIN.

Madame a raison. Mademoiselle, envoyez tout de suite chercher M. le comte et M. le vicomte; chargez M. Raoul de votre lettre, il les trouvera bien *. (A Raoul, qui est entré depuis quelques moments.) N'est-ce pas?

RAOUL.

Certes.

AVERTIN.

Et cette fois... (Il se frotte les mains.) Eh? par Dieu! voilà qui va être bien joué!

(Au moment où Raoul arrive à la porte, elle s'ouvre et Cavagnol paraît; il descend jusqu'à Héloïse. Le comte et le vicomte paraissent derrière; l'un et l'autre se laissent tomber comme anéantis.)

SCÈNE VIII

AVERTIN, LE COMTE, GUY, CAVAGNOL, HÉLOISE, CAMILLE, RAOUL.

CAVAGNOL.

Emmenez votre fille, madame, l'appel de M. le vicomte est rejeté.

* Raoul, Avertin, Héloïse, Camille.

AVERTIN.

Gardez votre fille, monsieur le vicomte, le mariage de M. le chevalier est nul.

TOUS.

Que dit-il?

(Le comte et le vicomte se lèvent.)

AVERTIN, tirant un petit Code de sa poche *.

Code civil, article 2 : — « Tout Français, qui, sans l'autorisation du roi, prendrait du service à l'étranger, perdra sa qualité de Français. — Article 25. Le condamné à des peines entraînant la perte des droits civils, est incapable de contracter un mariage qui produise aucun effet civil. — Article 26. Tout mariage qu'il aurait contracté est dissous... »

CAVAGNOL.

Vous me trompez, monsieur!

AVERTIN.

A quoi cela me servirait-il? Choisissez, monsieur, ou d'une déclaration que nous allons faire devant qui de droit et qui entraînera votre arrestation immédiate, ou de partir et de vous laisser condamner par contumace, ce que je vous conseille.

CAVAGNOL.

Je pars.

AVERTIN.

C'est le plus prudent!

CAVAGNOL, à Héloïse.

Je vous attends, madame!

* Le comte, Guy, Avertin, Cavagnol, Héloïse, Camille, Raoul.

HÉLOÏSE.

Je ne vous connais plus, monsieur.

AVERTIN.

Allez, monsieur le chevalier, allez! Vous voyez bien, on ne vous connaît plus! Allez, et ne perdez pas de temps. C'est le dernier conseil que je vous donne; mais ce n'est pas le plus mauvais.

(Cavagnol sort.)

HÉLOÏSE.

Adieu, Camille.

CAMILLE.

Qui vous empêche de rester avec nous, ma mère?

HÉLOÏSE.

Il y a des choses impossibles, mon enfant: c'est déjà beaucoup que tu m'aies embrassée. Si tes parents et ton mari me le permettent, je reviendrai, quand il n'y aura personne, te demander de m'embrasser encore une ou deux fois par an.

CAMILLE.

A demain, alors?

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER ACTE

Paris. — Imp. Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.